VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 27 Avril 1915 NUMERO 50

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
...EST CANADA PUB. CO. LTD."
...19 Ave. McDermot
Té... - - - Garry 4264-4265

LE PAPE ET LA GUERRE

"L'autorité papale, depuis le début des hostilités, a été plus ou moins soupçonnée d'une sympathie excessive envers les Teutons, par suite de son penchant pour l'Autriche, la plus fidèle fille de l'Eglise. On se rappelle que le gouvernement français a vu d'un mauvais oeil, vers Noël, le texte des prières ordonnées par le Pape pour le rétablissement de la paix: ce ne fut qu'après une conférence avec les évêques qu'il fut permis de les lire aux soldats en campagne."—**Free Press**, 15 avril 1915.

* * *

Le **Free Press** a puisé l'idée de ce perfide commentaire dans un prétendu interview qu'un journaliste américain aurait obtenu de Sa Sainteté Benoit XV. Notre confrère aurait pu sans inconvénients se dispenser de cette insulte gratuite aux catholiques et attendre que l'**Osservatore Romano** vint apporter un démenti officiel aux dires du journaliste américain—démenti que faisait prévoir, qu'assurait, peut-on dire, la répudiation de l'interview faite par le **Tablet**, de Londres, et parue le samedi précédent dans les colonnes mêmes du **Free Press**. Il l'aurait pu d'autant plus que le jour même où il pondait sa petite canaillerie sur le compte de la Papauté, le télégraphe nous apportait le démenti officiel de l'**Osservatore Romano**. Démenti officiel que réclamait le **Free Press**, que la presse de l'Est publiait le 19 avril, mais que nous avons encore à découvrir dans les colonnes du **Free Press**.

* * *

Ou le **Free Press** est de mauvaise foi,—ce qui est fort possible, ou il est crassement ingnorant de la conduite du Vatican,—ce qui est aussi fort possible,—bien qu'il soit encore plus possible qu'il combine l'un et l'autre—: autrement, il n'aurait point osé écrire son entrefilet du 15 avril.

* * *

Pour savoir ce que pense le Pape, ce qu'il a fait dans le conflit actuel, quelle a été l'attitude du Vatican vis-à-vis des différents belligérants, quels jugements il a portés sur leurs actes, le **Free Press** n'a qu'à consulter les documents officiels, encycliques, lettres ou discours du Pape. Il y apprendra une multitude de choses qui redresseront ses idées; il y puisera des leçons de justice, de courage et de saine logique dont nous lui souhaitons de savoir profiter.

Loin d'y trouver une Papauté favorable aux Teutons, il y découvrirait—ce que savent tous les journalistes dignes de ce nom et le moindrement informés—que dans son discours au Consistoire, le 22 janvier, le Pape a déclaré réprouver "**hautement toute injustice, de quelque côté qu'elle ait été commise.**"

Et de quel côté ont été les injustices? Nous le demandons au **Free Press**. N'est-ce pas du côté des Teutons? Et alors à qui va le blâme du Pape, sinon aux Allemands et aux Autrichiens?

Et sur qui donc retombe cet autre blâme, prononcé lui aussi dans ce même discours du 22 janvier, que "**la violence dans l'attaque y dépasse parfois toute mesure.**" Y a-t-il eu d'autres agresseurs que les Allemands et les Autrichiens? Non, nous a maintes et maintes fois affirmé le **Free Press**. Donc à eux ce blâme du Souverain Pontife.

A qui donc encore est-il destiné ce solennel appel de la plus haute autorité morale de ce monde, sinon aux empereurs d'Autriche et d'Allemagne? "Et nous faisons appel au sentiment d'humanité de **ceux qui ont franchi les frontières** des nations adverses pour que les régions envahies ne soient pas dévastées plus qu'il n'est strictement exigé par les nécessités de l'occupation militaire, et ce qui importe davantage encore, qu'on ne blesse pas sans une réelle nécessité les habitants en ce qu'ils ont de plus cher, **comme les temples sacrés, les ministres de Dieu, etc.**"

Sont-ce les Allemands ou les Français qui "ont franchi les frontières": sont-ce les Allemands ou les Français qui "blessent les habitants en ce qu'ils ont de plus cher comme les temples sacrés, les ministres de Dieu? Eût-il fallu pour contenter les écrivassiers du **Free Press** que le Pape spécifiât la destruction de la cathédrale de Rheims, le sac et le pillage des églises de Belgique, l'assassinat de tel et tel prêtre belge ou français? Et qui donc, aujourd'hui, ignorent que ces bombardeurs et ces destructeurs d'églises, ces assassins de prêtres, ces geôliers du grand cardinal Mercier, sont les soldats du Kaiser?

Quel témoignage plus consolant, plus noble, plus auguste reste-t-il à la Belgique mutilée à désirer, à souhaiter que celui donné par Benoit XV? Est-il chef d'état neutre qui ait fait entendre pareille protestation? "...**la pensée du Père commun des fidèles se penche avec plus de sollicitude sur ceux de ses fils qui lui témoignent une piété plus éprouvée, Nous voulons dire le BIEN-AIME peuple belge**..."

"Bien-aimé peuple", plus près que tous les autres de la sollicitude du Souverain Pontife, de son coeur si aimant!

Où est-il le chef d'état neutre qui a fait entendre une pareille parole de sympathie pour l'héroïque peuple belge!

* * *

La guerre est la guerre, ont enseigné les écoles d'Allemagne, prêché ses critiques militaires. Ses savants ont tenté de justifier par ce monstrueux axiome toutes les atrocités et toutes les turpitudes commises dans les territoires envahis. Là encore la voix de Rome—la voix de ce représentant du Christ que les nations ont refusé d'admettre à leurs délibérations, mais auquel elles demandent suppliantes une approbation—s'est faite entendre, rappelant les droits imprescriptibles de l'éternelle justice. "Le Pontife romain, affirme Benoit XV, a été constitué par Dieu comme l'interprète de la loi éternelle. Avant tous les autres donc il lui appartient de proclamer qu'à **personne, sous aucun prétexte, il n'est permis de violer la justice**. Et Nous le proclamons très ouvertement. Et Nous frappons de Notre réprobation n'importe quelles violations du droit, où qu'elles aient été commises."

Vraiment peut-on demander condamnation plus éclatante, plus solennelle, moins voilée et plus franche de ceux qui prêchent avec Bismarck que "la force est le droit" ou avec le chancelier allemand, tentant de justifier l'invasion de la Belgique, que "la nécessité ne connaît point de lois."

"**Sous aucun prétexte, il n'est permis de violer la justice**", dit Sa Sainteté Benoit XV. Comment donc la conduite de l'Allemagne et ses alliés, solidaire de sa politique, peut-elle échapper à cet arrêt?

* * *

Aux paroles, toutes pleines d'une portée et d'un sens qu'on ne saurait ignorer si l'on veut être de bonne foi, le Pape a ajouté le poids de son influence morale pour atténuer, autant que faire se peut, les souffrances des victimes de la guerre. Ici encore, il rejette dans l'ombre les souverains de tous les pays neutres, depuis le plus petit jusqu'au démocratique président des Etats-Unis.

Il est le seul qui se soit efficacement préoccupé du sort des prisonniers de guerre, tant militaires que civils. C'est lui qui a obtenu—probablement, par sympathie excessive pour l'Autriche,—pour les prêtres français prisonniers en Allemagne le même traitement que pour les officiers. C'est lui qui a invité les Ordinaires des villes où sont internés des prisonniers de guerre en Allemagne à "choisir des prêtres... pour visiter les malheureux, les consoler, les assister dans leurs nécessités de toutes sortes, assurer leur correspondance, pourvoir à leur vie spirituelle". C'est encore lui—par excessive sympathie pour les Autrichiens et les Allemands, dirait le **Free Press**—qui, les Allemands s'attribuant le droit d'emmener en captivité des non combattants à qui leur sexe, leur âge ou leur caractère aurait dû assurer le respect et la liberté, demandait et obtenait des chefs d'Etats belligérants un échange des prisonniers qui véritablement ne pouvaient être des soldats utiles.

Quel chef d'état neutre eût, non pas obtenu, mais seulement tenté pareille démarche?

* * *

Inutile de poursuivre: voilà suffisamment pour convaincre les plus récalcitrants de la fausseté de la position du **Free Press**. Son opinion a sans doute paru saugrenue à maints lecteurs: c'est qu'ils ne connaissent pas cette classe de journaux. On peut de leur part s'attendre à tous les balourdises imaginables. C'est ainsi que récemment, un journal radical de France, qui patauge dans les mêmes eaux que le **Free Press**, demandait pourquoi le Pape n'excommuniait pas le Kaiser?

LE "FAIR PLAY" BRITANNIQUE?

(Le **Nationaliste**)

Veut-on savoir comment les journalistes anglo-canadiens se documentent et se renseignent sur la question bilingue dans l'Ontario?

Lisez, dans la dernière livraison du Beck's, la lettre de son correspondant de Toronto, M. H. S. Willoughby.

Ce journaliste raconte que, la semaine dernière, un Canadien-français de Montréal, de passage à Toronto, "interviewa les principaux rédacteurs des journaux de cette ville et leur laissa des paquets de brochurettes intitulées: "The Truth, Nothing but the Truth", et des copies de requêtes à signer.... Les rédacteurs le reçurent et écoutèrent poliment ses remarques et lui donnèrent de bienveillantes poignées de mains... Avant la fin de la semaine, la plupart des brochurettes ainsi distribuées par le visiteur de Montréal dans les bureaux de rédaction, prirent le chemin des fabriques de papier, avec le reste des rebuts qui sortent de chaque grand bureau de journal."

Ce document est à conserver. Il illustre la mentalité des Anglo-canadiens qui font du journalisme.

On leur offre de les renseigner. On leur distribue, dans leur langue, une brochurette de 25 pages, qui ne renferme pas un mot de français, qui comprend deux articles, l'un de M. O'Hagan, l'autre, de M. Phalen, deux écrivains de langue anglaise, le discours de M. Bullock, député anglo-protestant de Shefford, celui de M. Campbell, député anglo-protestant de Pontiac, et, finalement, la lettre de feu M. Mackenzie, autrefois trésorier provincial dans le ministère Gouin: tous expliquent chacun à sa manière, comment ils entendent la question bilingue au pays. Et ils fournissent matière à réflexion à nos journalistes anglo-canadiens.

Ceux-ci, comme tous les autres journalistes, ont le devoir de se renseigner pour renseigner, à leur tour, leurs lecteurs, et leur exposer le pour et le contre d'une question. On le leur fournit, brièvement, mais sous une forme assez complète, en leur langue... et, sans prendre même la peine de lire ces documents, ils les jettent au panier.

Est-ce ça qu'on appelle le "fair-play" britannique?

Becque.

LE SENAT ET LA POLITIQUE

Monsieur Boyer, au Sénat, vient d'accuser les conservateurs de vouloir faire du capital politique avec la question des écoles d'Ontario.

Le Sénat est créé pour se mettre au-dessus des questions mesquines qui séparent parfois la chambre basse, et protéger les intérêts supérieurs mis parfois momentanément en péril par la passion du moment.

C'est le Sénat, c'est-à-dire l'assemblée d'hommes déjà sur l'âge et supposés sages.

Si le Sénat n'est pas cela, qu'on en débarrasse au plus tôt le pays, car il ne vaut pas dans ce cas l'argent qu'il nous coûte.

C'est vraiment pitié de voir des sénateurs se renvoyer la balle et faire d'une question de protection d'une minorité, un ballon politique tout comme de simples candidats populaires sur les tréteaux des assemblées politiques où on s'engueule (excusez l'expression) à qui mieux mieux.

Si le Sénat n'est plus capable de protéger les minorités en mettant en rancart les soi-disantes lois qui nient aux citoyens leurs franchises les plus élémentaires, il a vécu, et le jour où il disparaîtra ne sera regretté par personne.

Remarquez que nous ne sommes pas partisans de l'abolition du Sénat; son rôle est de voir au maintien de la Constitution et à la protection des minorités. S'il remplit sa mission, il assure au pays des fruits de paix qui valent largement l'argent que le pays lui paye, mais s'il ne remplit pas cette mission, il n'est bon qu'à être mis dehors.

Au-dessus du Sénat et de la Chambre des Communes, il y a la saine opinion publique. C'est à elle que nous faisons appel en ce moment pour endiguer ce flot d'injustice aux minorités qui ne peut que menacer toute la Confédération si on ne jette dessus l'huile bienfaisante de l'esprit de justice et de fidélité aux engagements signés en dernière instance par le roi d'Angleterre et scellés du sceau de l'Empire.

Ceux qui prêchent cet esprit de justice sont les vrais citoyens britanniques; ceux qui ont plus à coeur les intérêts vraiment britanniques. Les autres ne sont que des partisans aveuglés de l'utopie d'une langue, pour peut-être en arriver à l'énormité de la neutralité en fait de croyance religieuse. Il n'y a pas de meilleur moyen de faire voler en éclats cette "Puissance du Canada". D'autres pourront y gagner, mais l'Angleterre et le Canada y perdront sûrement.

COMMENT ILS LES TRAITENT

L'une des plus désagréables surprises de l'Allemagne au début de la guerre a certainement été l'entrée en lice de la Grande Bretagne. Cela lui enlevait du coup la maîtrise de la mer, coupait ses facilités de ravitaillement, permettait à la France de dégarnir son littoral et de porter ces troupes au front, sur la frontière belge et lorraine. Plus la guerre se prolonge, plus sensible et efficace devient l'apport anglais sur le continent.

Sans donner à l'effort militaire anglais sur le continent toute l'ampleur que lui attribuent nos journaux, il n'est le savent. D'où chez eux cruelle déception, cuisante désillusion et partout, comme il est naturel chez ce peuple de demi-barbares, une formidable colère contre tout ce qui est anglais.

Les dépêches d'Europe nous parlent souvent des durs traitements dont sont victimes les prisonniers anglais. Ce qu'est ce "traitement de faveur", pour user de l'expression cynique d'un journaliste allemand, nos lecteurs en peuvent juger par cet extrait d' "impressions de guerre" parues dans les Etudes, déc. 1914, et dues à la plume d'un aumônier militaire qui fit le trajet de France en Allemagne avec les prisonniers anglais.

"Quant aux Anglais, c'est une haine à mort. Et ils la manifestent amplement! Blessés et prisonniers sont souvent traités par eux sans aucun respect ni envers le grade ni envers l'humanité, quand ils n'ont pas été tués ou achevés, ils sont brutalisés, conduits et **nourris** comme des bestiaux. Des officiers français témoins de ces scènes pleuraient de colère impuissante. Un seul détail donnera la mesure du reste. Des officiers anglais amenés en Allemagne étaient, à chaque gare, jetés aux portières pour y recevoir les injures et les moqueries des soldats, et un colonel, que je connais, ayant protesté auprès de l'officier allemand contre les traitements infligés à ses hommes, **celui-ci donna l'ordre à un soldat de lui donner, en pleine gare, un coup de pied ignominieux.**"

A DROITE ET A GAUCHE

Parce que les soldats qui combattent pour l'Union votèrent, le **Telegram** croit que la chose se devrait répéter pour nos soldats qui font, dans les tranchées, face aux Allemands.

Le **Telegram** oublie un point; c'est que les conditions ne sont plus les mêmes.

* * *

Une suggestion: le gouvernement ne pourrait-il pas déléguer, pour recueillir les votes de nos soldats, dans les tranchées, sous la grêle des projectiles allemands, tous ces bons journalistes qui ont embouché leurs trompettes pour célébrer les splendeurs de ce ridicule projet.

* * *

Un projet qui a de bonnes chances de ne point réussir, c'est celui de faire voter nos soldats. Après avoir décidé qu'il lui faudrait l'approbation de Kitchener, ne voilà-t-il pas qu'on découvre que celui-ci devrait obtenir l'autorisation de Joffre, commandant en chef des Alliés.

* * *

Près de six cents Canadiens sont tombés dans l'attaque de... Voyez-vous ces braves qui font face à la mitraille se demandant pour qui ils doivent voter: le bleu, le rouge ou l'indépendant.

* * *

Un Américain qui a traversé la frontière pour s'enrôler avec nos volontaires pourra voter, mais le réserviste français ou anglais qui a répondu à l'appel direct de son pays ne le pourra pas.

Belle logique!

* * *

Que fera-t-on du blessé qui a été fait prisonnier par les Allemands? Va-t-on lui faire demander par le Kaiser s'il vote bleu, rouge ou indépendant?

* * *

Le professeur Allison, du Wesley College, craint l'établissement d'une république canadienne-française.

Nous croyions cet homme intelligent.

* * *

Joffre est protestant. C'est la dernière découverte de l'**Orange Sentinel**. Voilà qui dame le pion à tous nos quotidiens.

* * *

Les Canadiens-français de Sturgeon Falls font imprimer en anglais et en français leur papeterie municipale. La bonne **Orange Sentinel** en fait une colère noire.

POUR LES ONTARIENS

Les Canadiens français ne prétendent pas imposer leur langue à tous les Canadiens. Ils veulent eux-mêmes la conserver et la faire enseigner à leurs enfants. Jamais droit n'a été plus légitime. Le Canada est un pays bilingue. Toutes les criailleries de nos ennemis ne pourront empêcher que la langue française ne soit une des langues officielles de la Confédération. Mettre obstacle à l'enseignement de cette langue aux enfants canadiens-français, c'est faire preuve d'ignorance ou d'injustice. Les Ontariens persécutés ne réclament pas un privilège, ils revendiquent un droit sacré garanti par la Constitution du pays et ce droit ne saurait être en aucune manière restreint à la seule province de Québec.

A propos de nos luttes, on nous accuse souvent dans certains milieux de nuire à la concorde des deux races. Mais nous nous défendons parce qu'on nous attaque. Ceux qui sèment la discorde, ce sont ceux qui en dépit des pactes qui régissent le pays veulent nous enlever le droit d'enseigner notre belle langue. Tous les Canadiens français ne seraient que trop heureux de vivre en paix, mais ils ne veulent pas d'une tranquillité payée au prix d'une rénonciation à leurs droits. Ils feront si bien qu'ils obtiendront la fin de la persécution contre leur langue. Pour aider nos frères d'Ontario à obtenir ce résultat, continuons, Manitobains, à fournir les munitions indispensables à la lutte qu'ils mènent si bravement.

Cercle LaVérendrye de l'A. C. J. C.

Dernières souscriptions

Mlle Albertine Baril ...... $ .50
Un Canadien français 1.00

Prière d'adresser les souscriptions au **Cercle LaVérendrye, Saint-Boniface.**

SERRONS LES RANGS

Le succès d'une campagne ne dépend pas autant du nombre des combattants que de leur discipline et de leur esprit d'entrain.

Appliquons ce principe aux nôtres dans l'Ouest Canadien.

Nous ne rêvons pas de luttes pour le plaisir de lutter, moins encore pour dépouiller les autres de leurs droits; ce n'est pas dans notre caractère, mais nous devons lutter pour la conservation des droits naturels et constitutionnels assaillis déjà et en partie mis au rancart par une majorité qui pratiquement met en oeuvre le **British Fair Play** en marchant sur les droits des minorités qui ne savent pas se défendre.

La Société Provinciale de Saint-Jean-Baptiste, pour répondre aux voeux de la convention générale, a érigé son exécutif en Comité Général de Colonisation.

Comme il lui faut de nerf de la guerre pour faire de la besogne, elle demande une cotisation d'une piastre par année, la moitié de cette cotisation devant rester aux sections paroissiales de la Saint-Jean-Baptiste, et l'autre moitié devant être remise au trésorier de la Section Provinciale.

Nous espérons que cette demande de la Société Provinciale sera comprise d'une manière pratique par tous les groupes paroissiaux.

Serrons les rangs? Il nous semble bien mince le patriotisme de ceux qui ne sont pas disposés à consacrer 50 sous par année à l'intérêt du groupe français au Manitoba.

Mieux vaut que nos Sociétés Saint-Jean-Baptiste comptent un moins grand nombre de membres, pourvu que ceux qui restent soient actifs.

La Société Saint-Jean-Baptiste provinciale a besoin en ce moment d'un petit capital pour pousser de l'avant l'oeuvre de la colonisation. Il ne lui faut pas grand chose, car elle veut être modeste au début. Elle n'ignore pas que jusqu'ici on s'est passablement contenté de patriotisme de sentiments, aussi le trésor de la Société Saint-Jean-Baptiste Provinciale est vide, comme est vide, nous supposons, le trésor des sociétés paroissiales.

Quel groupe paroissial aura le premier l'honeur de faire acte de premier l'honneur de faire acte de sa part de contribution au fonds commun?

Aussi longtemps que notre patriotisme ne poussera pas jusque là sa marque de sérieux, nous serons condamnés à une inaction à peu près complète.

Serrons les rangs!!

COLONISATION

Il y a de cela plus de vingt-cinq ans, le curé Labelle, ce grand prêtre-colonisateur, imposa à la province de Québec, par son travail incessant et son patriotisme pratique, une ère nouvelle, une ère d'activité dans l'agriculture et la colonisation à laquelle plusieurs attribuent le progrès agricole actuel de cette province.

Dans un rapport mémorable fait à la législature de Québec, en 1888, après avoir rappelé cette vérité toujours d'actualité que "toute notion qui fait de l'agriculture sa principale occupation conserve un degré de vitalité et de santé qui lui assure l'avenir", il indiquait au gouvernement, pour assurer le succès de sa politique nationale, trois grands moyens, à savoir: l'enseignement agricole, la construction des voies ferrées indispensables à la colonisation, et le repatriement des Canadiens des Etats-Unis.

Malgré la différence de temps et de lieux, ne pourrions-nous pas dire avec raison: voilà un porgramme qui convient parfaitement bien à notre province du Manitoba.

L'enseignement (et la mise en pratique) des bonnes méthodes d'agriculture et l'immigration d'une classe de colons habitués au travail de la terre, ne sont-ce pas là les deux besoins les plus pressants d'un grand nombre de nos paroisses françaises?

* * *

Depuis l'an dernier, il s'est fait chez nous un effort louable dans le sens de l'enseignement agricole. La nomination de l'abbé Jutras comme conférencier agricole a permis à nos cultivateurs de recevoir des instructions sur la culture **payante** et la culture **ruineuse**. Le journal la **Liberté** publie maintenant une "page agricole". C'est là du bon travail; mais il faudra faire plus, ce me semble. Pourquoi ne pas demander au Département de l'Agriculture la publication **en français** de traités spéciaux sur les genres de culture les mieux appropriés au pays? Il faudrait aussi faire connaître le principe, le fonctionnement et les avantages des Sociétés d'Agriculture. Enfin, il faut, si nos compatriotes ne se décident pas à tirer parti de notre superbe oCllège Agricole en y envoyant leurs fils suivre les cours qui s'y donnent, réparer cete lacune par la création d'une Ecole d'Agriculture et ferme modèle où nos jeunes gens iront puiser les connaissances nécessaires à la pratique de l'art de cultiver la terre, art qui, pour être ancien, n'en est pas moins soumis à l'évolution des progrès scientifiques.

Ne pourrions-nous pas, ne devrions-nous pas implanter ici, dans une paroisse de la Vallée de al rivière Rouge, une école d'agriculture du genre des écoles dont se glorifie la province de Québec, telle que l'école de Saint-Anne de la Pocatière, qui compte au-delà de soixante élèves, celle de Saint-Paschal, qui n'en compte pas moins d'une centaine, et celle de Roberval, qui en compte près de trois cents?

Si la science agricole est indispensable, comme d'aileurs on l'admet un peu partout, il faut trouver un moyen efficace de la répandre parmi ceux à qui elle doit nécessairement profiter.

* * *

La question de l'immigration devrait intéresser toutes les classes de notre population. Je parle, bien entendu, de l'immigration d'agriculteurs. La prospérité des campagnes, on ne saurait trop le répéter, assure le progrès des villes. Le retour à la terre, au Manitoba comme dans les autres provinces canadiennes, établira l'équilibre nécessaire au développement de nos ressources naturelles et au bien-être général.

Pour nous, la conquête du sol, la colonisation des terres libres, c'est non seulement une nécessité économique, c'est de plus l'unique moyen de sauvegarder notre influence nationale.

Que chacun veuille chercher les moyens par lesquels il peut participer au mouvement de colonisation qui s'accentue dans notre province, et l'oeuvre réussira plus tôt qu'on ne le croit.

L.-A. Delorme.

Winnipeg, 20 avril 1915.



Ma chère Gertrude,

Quel réel plaisir ne fut pas pour moi, en ouvrant la **Liberté**, de voir et surtout de lire le "Coin des Dames". A ma sortie du Couvent, tourner un compliment, rédiger une composition littéraire, écrite une lettre, tout cela était pour moi facile et d'un agréable plaisir. Mais, hélas! j'ai fait comme la trop grande majorité de nos jeunes filles qui passent dans nos pensionnats, ma plume si alerte jadis est devenue lourde et pesante. Les idées y sont encore mais deviennent rebelles lorsqu'il s'agit de les habiller même convenablement. Que voulez-vous; Pendant quelques années j'avais une correspondance très suivie avec mes chères compagnes de couvent, nous nous racontions dans le menu détail, notre vie, nos voyages; et que de choses intimes qui se disent dans une lettre nous nous écrivions! Mais, la paresse aidant un peu, les lettres sont devenues de plus en plus rares, et, à ma courte honte, ma correspondance d'aujourd'hui est restreinte aux membres de ma famille et c'est pour leur donner quoi... des nouvelles de mes enfants, le tout en le moins de phrases possible. Voilà ce qui peut se dire négliger les petits talents que Dieu nous a donnés. Que de regrets éprouvés! Que de fois en relisant les lettres de mes vieilles amies, n'ai-je pas senti le besoin de renouer ma correspondance. Toujours "je n'ai pas le temps" venait me faire remettre au lendemain ce qui autrefois était pour moi un si agréable passe-temps. Et pourtant cet échange de pensées, d'idées, de sentiments, était si délicieux.

En ouvrant vos colonnes aux jeunes filles, vous offrez non seulement une hospitalité généreuse, mais vous rendez un service réel. Ah! si j'étais à ma sortie du Couvent ou plus jeune, que de pages j'écrirais dans le "Coin des Dames". La collaboration des "Anciennes" n'est cependant pas dédaignée, paraît-il; alors j'en profite, comme vous le voyez.

Déjà vous avez une collaboratrice qui a écrit de gentilles choses. "Jacqueline des Erables" a donné le bon exemple; je l'en félicite et souhaite que votre liste d'âmes charitables, s'accroisse. Comme ce serait gentil d'avoir, pour le "Coin des Dames", un essaim d'écrivains pris parmi les anciennes et les jeunes.

Nombre n'ose, par crainte de la critique ou par timidité, confier à une feuille blanche le produit de leur pensée, un travail littéraire, une anecdote intéressante, un résumé ou une appréciation d'une lecture. Les lectrices du "Coin des Dames" qui les liront ne se montreront pas trop rigoureuses aux débutantes. Car, ce serait se priver du trop grand plaisir d'admirer leurs premiers essais. L'exemple de "Jacqueline des Erables" est contagieux; la preuve: me voilà qui vous écris, ma chère Gertrude, bien que je n'aie pas le plaisir de vous connaître.

Si vous jugez que cette pauvre lettre est digne d'une petite place au "Coin des Dames", je vous permets de la publier; si elle pêche par la forme, par le manque d'élégance, jetez-la bien vite au panier: la faute en sera à moi qui ai négligé un petit don que le bon Dieu, je crois, m'avait donné.

Ma lettre n'a qu'un but: vous dire tout ce que j'ai d'admiration pour vous et pour "Jacqueline des Erables" qui vous aide si gentiment dans le "Coin des Dames".

Thérèse de Saint-Eloi.

Sucre au chocolat

Ingrédients: 3 tasses de sucre blanc; 1 tasse de lait; ¼ d'un carré de chocolat (Baker); 1 tasse de noix pilées; 2 cuillerées à soupe de beurre.

Préparation: Faites bouillir le sucre, le lait et le chocolat jusqu'à ce que en ayant jeté quelques gouttes dans de l'eau froide, il se forme en petites boules. Ajoutez les noix, le beurre et un peu de vanille. Battez le tout jusqu'à consistance épaisse. Versez dans un plat beurré.

M.-C. D.

NOS BEBES

Tous les médecins s'accordent à dire que l'on devrait donner un bain à nos bébés tous les jours et ce n'est seulement qu'en cas de faiblesse ou de maladie que l'on supprime ce bain quotidien. Ce bain devrait toujours se donner à une heure régulière, le matin de préférence, et toujours avant les heures de repas; jamais après. Si le bébé a besoin de cette toilette quotidienne il demande aussi une robe fraîche tous les jours et pour plusieurs mères cela veut dire beaucoup d'ouvrage, car le blanchissage et le repassage est pénible parfois. Le meilleur étoffe pour la confection de ces robes et la plus économique à la longue est bien la soie blanche japonaise ou shatung d'une nuance bien claire. On peut se procurer cette dernière pour la modique somme de 25 sous la verge. Ces robes n'exigent alors qu'un blanchissage au savon de castille suivi d'un repassage immédiat. Ainsi on économise beaucoup: amidon, bleu et surtout le temps.

BIBLIOGRAPHIE

Librairie Notre-Dame, rue Notre-Dame-Ouest, Montréal

Librairie Garneau, rue Buade, Québec

Allocutions pour les Jeunes Gens, par Paul Lallemand, prêtre de l'Oratoire, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, professeur à l'école Massillon. Première Série. 3e édition, 1 volume in-12. Prix: 3 francs.

Voici un recueil d'excellentes allocutions. Adressées à des enfants de petite division, elles sont admirablement adaptées à leur âge, et en même temps la forme ne laisse rien à désirer: elles ont toujours été rédigées avec le soin que suppose une intelligence vraie du respect dû à la parole publique et surtout à la prédication.

Les titres des sujets traités donneront une idée du contenu de l'ouvrage. Ce sont: Attendre. Maintenir. L'Immaculée-Conception. La Rencontre. La Crise. Saint Joseph. Chercher Jésus. La Délivrance. Le Témoignage. Dieu avec nous. La Vie Eucharistique. En haut les coeurs. La Joie. La Reconnaissance. L'Aumône. La Foi. Connaître Jésus. Le Patronage. Le Regret.

Ces allocutions, très simples et très bonnes, très élevées et très pratiques, méritent de devenir des modèles pour ceux qui ont à parler à de jeunes auditoires.

L'ouvrage complet en 5 volumes coûte 15 francs. Chaque volume se vend séparément 3 francs.

DE LA MODE

On vous a parlé des jupes larges et courtes—une autre tendance nouvelle est celle de la manche longue. C'est ainsi que dans les costumes tailleurs et les blouses la femme véritablement élégante ne porte plus de manches courtes.

Malgré tout ce qui se dit sur les modes nouvelles il faut considérer avant tout ses propres goûts et ce qui sied le mieux ou pour s'expliquer plus clairement: n'allez pas mettre un costume qui conviendrait à une personne svelte, si vous avez de l'embonpoint et vice versa. De même pour les chapeaux. N'en choisissez pas un petit si vous avez un gros visage ou bien n'allez pas enfouir un délicat petit minois sous un immense canotier.

• • •

L'économie étant un devoir à l'heure actuelle on se demande quelle est la robe la plus utile et la plus serviable. Voici la réponse: la robe de serge noire ou bleu marin, car il n'y a pas de lainage plus économique et plus facile à se procurer que la bonne serge.

SYMPATHIES

A la mère des deux anges envolés

Que n'ai-je les doux accents d'un ange pour apporter à votre âme éperdue de douleur les consolations que lui souhaite ma profonde sympathie. Ah! comme j'aurais voulu me placer entre la mort et vous! Comme j'aurais voulu recevoir en plein coeur les coups de son glaive meurtrier. Peut-être eussiez-vous trouvé moins dûre et moins cruelle la blessure qui déchire votre âme.

Quel amer parfum doivent exaler ces fleurs de deuil rencontrées sur votre route!... C'est un foyer désormais sans soleil que le vôtre... deux places sont vides... et rien ne sera capable de vous faire oublier l'horreur des jours vécus... Je le comprends la nature a des droits et avec vous je pleure... comme pleura la mère des douleurs, la Sainte Reine des martyrs au pied de la croix de son Divin Fils, mais, votre foi de chrétienne vous fera trouver auprès de la Vierge Mère, l'héroïsme de prononcer, avec Elle, le généreux fiat de la plus entière résignation et puissent mon affection, mes prières cicatriser quelque peu en votre coeur maternel l'immense blessure de la séparation, la plaie profonde de l'Adieu!

Fleur de Lis.

RECETTES

Soupe aux pois verts

Ingrédients: 2 boîtes de pois verts; 1 oignon; 1 cuillerée à sel de poivre; 1 cuillerée à thé de sucre; 1 cuillerée à soupe de sel; 3 cuillerées à soupe de beurre; 3 cuillerées à soupe de farine; 3 tasses de lait chaud; 2 tasses d'eau chaude; un peu de persil.

Préparation: Mettez de côté une tasse de pois et versez le reste dans une casserole avec l'oignon haché fin, le poivre, le sel, le sucre et les herbes. Laissez mijoter pendant une demi-heure. Ecrasez les pois, ajoutez l'eau chaude. Laissez bouillir quelques minutes. Ajoutez le beurre et la farine cuits ensemble. Laissez encore mijoter dix minutes et coulez le tout au tamis. Remettez sur le feu, ajoutez l'autre tasse de pois, le lait chaud et servez immédiatement.

G. R.

Croquettes au fromage

Ingrédients: 3 cuillerées à soupe de beurre; 1-3 tasse de farine; 1 tasse de lait; 2 oeufs (jaunes); 2 cuillerées à soupe de crême; 2 tasses de fromage coupé en petits morceaux; ¾ d'une cuillerée à thé de sel; un peu de poivre.

Préparation: Faites fondre le beurre et ajoutez tranquillement la farine ainsi que le lait. Faites bouillir, alors ajoutez les jaunes de deux oeufs bien battus, la crême, le fromage, sel et poivre. Faites refroidir, et formez des boulettes que vous roulez dans la mie de pain puis trempez dans le blanc des oeufs et saucez encore dans la mie de pain. Faites cuire dans la graisse bouillante.

M.-C. D.

• • •

Gâteau Lisa

2 tasses de sucre blanc; 1 tasse de beurre; 4 oeufs; 1 tasse de raisins (corinthe); 1 tasse de lait; 3 tases de farine; 3 cuillerées à thé de poudre à pâte; 1 pincée de sel.

J. G.

• • •

Gâteau économique

1 oeuf; 1 cuillerée à soupe de beurre; 1 tasse de sucre blanc; 1 tasse de lait; 1 2-3 tasse de farine; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte; essence au goût.

M.-C. D.

"PROUVENCAU E CATOULI" SOUS LES MARMITES

F. F..., sergent aixois au ...e territorial, écrit le 18 décembre de S..., dans les environs de Saint-Dié (Vosges):

En rentrant au cantonnement pour déjeuner, voilà nos canons qui donnent, et immédiatement les Boches répliquent par leurs marmites. Je me trouvais d'arrière-garde, à 200 mètres du village. Il fallait traverser un champ où les marmites tombaient à plaisir. Allons-y crânement! Et j'entonne "Prouvençau e catouli". Une marmite tombe à 50 mètres. En avant! Pas gymnastique, à rangs bien serrés, jusqu'à hauteur du point où la marmite avait éclaté. Je m'arrête, commande: "Couchez-vous!" Un obus vient, comme pour me donner raison, tomber à 30 mètres en avant. Les Boches n'avaient pas, jusqu'à ce moment, envoyé une seconde marmite au même point. Je fis immédiatement la même manoeuvre pour me porter à la hauteur du deuxième éclat. Le tir avait changé. Nous étions hors de danger. Nous (les territoriaux) avions reçu le baptême du feu...

Département des patrons



On aurait tort de croire que les tissus rayés disparaissent de la mode, par suite du fait qu'ils sont venus à la mode il y a plus d'un an. Ils sont tout à fait à la mode pour la prochaine saison. Mais cela ne veut pas dire en les mêmes patrons. Ainsi, le romain n'est plus du tout porté. Les nouveaux tissus rayés valent par eux-mêmes et ne peuvent pas être décrit de façon à leur rendre justice. On doit les voir pour les apprécier. Les soies rayées d'été sont délicieuses, étroites rayures grises sur fond bleu sombre, etc.

On a des soies rayées de tous genres pour blouses. Dans ce petit modèle, on se sert de soies unies et rayées. On brode et décore le collet et les manchettes. L'avant peut fermer au cou ou être ouvert plusieurs pouces. Le patron No 7,052 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. Prix 15 sous ou deux pour 25 sous.



Il est difficile de se convaincre qu'il y a peu les vêtements d'enfants ne comportaient que des jupes froncées. La jupe à plis devint alors très populaire bien qu'elle vint réquérir beaucoup de matériel et fut très difficile à laver. Maintenant les jupes en morceaux sont très employées bien qu'on les ait longtemps dédaignées. Elles sont faciles à faire, faciles à repasser, et permettent l'emploi de moins de tissu. On n'en pourrait pas plus dire à leur louange.

Le petit costume montré ici indique un bon usage de la jupe en morceaux. Il y a quatre morceaux dans ce cas, unis au haut et ondulant au bas. Il y a assez de coutures pour prévenir l'affaissement. La blouse est légèrement longue, nouvelle ceinture, joli collet. La bordure rayée est très jolie. Le patron No 7,078 se peut obtenir pour des enfants de 4 à 10 ans. Prix 15 sous ou deux pour 25 sous.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jour doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

SOUVENIRS D'UNE INFIRMIERE

Ali-Ben-Ali

Lorsque je vins prendre mon service de jour à l'hôpital, par un matin de septembre, on me dit:

—Vous avez un nouveau dans votre salle; il est arrivé cette nuit.

Là-haut, en effet, au service de chirurgie, un lit, vide encore la veille au soir, était occupé. Je ne vis, tout d'abord, qu'une boule noire sur l'oreiller blanc. De près, c'était une tête ronde, aux cheveux drus: visage bronzé, lisse comme celui des statues, larges sourcils, qu'on eût dit deux épais traits d'encre. Avec cela, une figure jeune, à la petite moustache fine, le front court, orné d'un beau tatouage bleu.

—Un tirailleur algérien blessé aux combats de la Marne; fracture des os de la main.

Le bras malade repose dans une écharpe. L'air calme, Ali dort.

Nous regardons les vêtements qu'il a quittés, qu'on a laissés là, en attendant qu'on les enlève avec les formalités exigées.

Tout d'abord, sur la petite table, près du lit, voici la rouge chéchia, haute et rigide, qui se tient ferme et fière, dirait-on. Puis, sur des chaises, c'est l'écroulement de lourdes étoffes: la veste bleue, galonnée de jeune.

—Tiens! il est caporal...

Un papier est épinglé à la veste. Nous lisons:

"Ali-Ben-Ali, caporal au ...e tirailleurs algériens... Fracture de la main gauche."

—Le pantalon! Il est plein de sang!

C'est comme une averse sanglante qui est tombée sur le coutil gris du pantalon aux amples jambes.

Et la ceinture rouge, à côté, glissée sur le parquet, semble une coulée de sang frais.

Nos voix ont éveillé Ali. Les autres malades se redressent, regardent, amusés.

Deux yeux noirs, noirs comme nos plus noirs yeux ne sauraient être, se sont posés sur nous.

Et Ali, de sa main droite, nous fait un beau salut militaire.

—Il faut le tutoyer, nous souffle un zouave.

Et nous voilà tutoyant Ali.

—Ca va, mon vieux? Réponds.

Tout d'abord, il n'est pas loquace. Sa barbe, qui n'a pu être rasée depuis longtemps, lui est désagréable. C'est sa première préoccupation. Puis, il demande l'heure. Enfin, il voudrait fumer. Dans le repli que forme, autour du fond, le dessus de sa chéchia, il nous montre des cigarettes bien rangées. Mais puisque c'est défendu... On l'interroge, en attendant la visite de l'interne.

Alors, il devient volubile, s'agite, s'assied sur son lit. Le bandage de sa main est bruni de sang; il en a maculé les draps. Il montre cela avec un air très malheureux. Il s'anime, parle très haut, avec des sautes de voix bizarres, tantôt sur le ton de la colère, puis, adouci, prenant de puériles intonations.

En faisant effort, nous comprenons assez bien. Il veut se lever, avant tout. Comme il n'a pas de fièvre, on l'y autorise et nous l'aidons à mettre les vêtements de l'hôpital.

Mais Ali veut voir les siens. Il nous montre sa veste, sur laquelle sont épinglées deux médailles du Maroc.

Et Ali nous raconte ses campagnes. Il a bataillé trois ans au Maroc; il allait rentrer chez ses parents, Blida, quand la guerre a éclaté. Alors, il s'est engagé pour venir en France.

—Li, troisième jour, blessé...

Il est furieux de cette malchance.

Mais il a tué un chef allemand.

A cet endroit de son récit, Ali devient incohérent, tant il voudrait nous dire de choses à la fois. Les gestes viennent au secours de la parole; sa mimique est étonnante.

Et puis, en parlant du chef allemand, il grince des dents de manière terrible.

Ses yeux noirs, dont le blanc lui-même semble contenir de l'encre, cherchent avec inquiétude sur la petite table. On a vidé ses poches, et des objets hétéroclites sont là, qu'il palpe avec un grand sérieux.

Puis, il fouille dans ses poches.

—Ah! Ah!...

Il faut entendre cette exclamation gutturale, qui semble un cri de guerre, et dont l'accent féroce évoque les charges formidables, les massacres, le carnage.

Ali brandit un objet.

—Couteau!.. Coupé li jambe!

C'est un couteau marocain, sorte de navaja effilée. On se récrie:

—Il est plein de sang!

Quelques infirmières frémissent; les autres blessés s'agitent, pour voir. Et Ali, sauvage, explique:

—Di sang d'Allemand...

Il grince des dents; ses yeux roulent.

Voilà ce qu'il a fait: il a tué un chef ennemi; puis, voyant celui-ci tombé, il a été lui couper la jambe.

—Il était crévi...

Il rit, d'un rire de fauve, montrant la double rangée de dents solides, à l'émail noir, des dents qui sauraient mordre.

Aussi bien, il nous raconte très simplement qu'il avait le désir de la cuisse du chef allemand; mais son capitaine l'en a empêché.

Comme on se récrie, et qu'on semble trop le regarder ainsi qu'un sauvage qui se repaît de chair humaine, Ali, calme et digne, nous explique, avec condescendance, ses mobiles. Non, il ne mange pas de "l'homme"; mais il s'agissait d'un ennemi. C'était une injure suprême qu'il voulait lui faire que de croquer un morceau de sa jambe.

Quelqu'un lui demande:

—Alors, si l'on nous envoie ici des blessés allemands, tu ne seras pas content?

Ali ne répond pas. Il sourit largement, montrant ses dents serrées; il coule un regard félin et, de sa main libre, il ébauche le geste de serrer vivement quelque chose.

On a compris.

—Vrai, Ali, tu les tuerais?... Mais c'est défendu! Tu serais puni!

Ali hausse les épaules avec dédain:

—Difendi?... Pini?... Pas de dangi!...

Il a coiffé sa chéchia; il a plus grand air. Il se tient très droit, marche avec souplesse, s'en va vers ses compagnons de salle, les interroge:

—Quel régiment?... Blessi?.. Où?...

Un peu plus tard, dans la salle de chirurgie, on examine sa blessure, on lui fait un pansement. Son bras est tatoué presque dans toute sa longueur. Le dessin vient jusque sur le dos de la main, où il se termine en palmes qui ressemblent à celles des tapis orientaux.

L'impression que l'on gardait de lui était celle d'une manière de sauvage, féroce, inaccessible à toute pitié.

Et voici ce qu'il a fait, cependant, et qu'il nous raconte dans son langage enfantin:

C'était dans une ferme, en pleins champs. La mitraille allemande fauchait les tirailleurs. Le caporal Ali, avec quatre hommes, gardait une porte de derrière, près d'un petit bois.

Et voilà que, tout à coup, il entend des plaintes, des cris d'enfant. Il rentre dans la ferme, tient tête aux Allemands, en embroche quelques-uns, pénètre dans la maison. Là, au fond d'un berceau d'osier, pleure un nourrisson. Qu'est devenue sa mère? Par quelles frayeurs a-t-elle perdu la raison, au point de laisser le petit être tout seul? Est-ce qu'on sait? Est-ce qu'on saura jamais tous les drames qui se vécurent à ces heures tragiques et sublimes?

Ali ne se pose aucune de ces questions; il a pris l'enfant, l'enlève, l'emporte dans un bras, tandis que l'autre bras joue de la baïonnette. Et il combat ainsi, semant la mort d'une main, tenant la vie de l'autre. Il devait grincer des dents de manière formidable...

—Li pitit, sa mère il l'a ritrouvi...

Ali redevient tendre, il fait le geste de bercer un bébé:

—Tit pitit...

Brave Ali!... Il ne rêve que de retourner au feu; il espère bien passer sergent; il est tout fier à cette pensée. Et puis, mélancolique, son oeil noir tout plein de la nostalgie du soleil, il dit doucement:

—Plus de trois ans que je n'ai vu ma mère!

Adrienne Cambry.

Pour Lire au Foyer le Dimanche



SUFFRAGETTES

Récemment ont embarqué au Havre 500 Anglaises militarisées qui doivent remplir à l'armée du maréchal French les emplois de signaleurs, téléphonistes, télégraphistes, estafettes, vaguemestres, distributrices d'ordres, conductrices d'automobiles, convoyeurs de vivres et de munitions.

Ce sont des suffragettes qui ont voulu dépenser leur ardeur dans la guerre, mais ont eu la sagesse de ne pas demander à combattre, se contentant de venir en aide aux combattants dans des fonctions qui convinssent à des femmes, en dehors de celles de la Croix-Rouge.

En plus du bataillon qui est venu déjà sur le front, toute une armée féminine se prépare en Angleterre même: M. G. Lhermitte est allé interviewer l'autre jour leur "colonelle", Mme Evelina Haverfield:

—Notre devoir actuel, me dit-elle, nous a été dicté par les raids aériens allemands sur les côtes anglaises. Nos volontaires ne sont pas armées. Whitehall pourrait seul l'ordonner, mais Whitehall garde sur ce point un galant silence. Cependant notre armée féminine est soumise pour le recrutement aux mêmes formalités que l'armée régulière dont elle a le drapeau. L'âge des recrues est limité: de dix-huit à cinquante ans. Avant d'être enrôlée, chaque engagée doit subir un examen médical passé par des doctoresses attachées à notre corps. Si cet examen n'est pas satisfaisant, la recrue est versée à la section des ambulances ou des commissariats.

—Des commissariats?

—Oui, notre Corps d'armée est divisé en bataillons ... par région. Lady French, par exemple, est colonelle honoraire au bataillon d'Essex et de Herstforshire. Chaque bataillon compte huit compagnies. Il est commandé par un lieutenant-colonel, un major, un capitaine et deux lieutenants. Un adjudant, un aide adjudant et un quartier-maître assurent les travaux d'administration. Comme personne n'est armé, notre rôle consiste surtout, en cas de raid ou d'attaque des côtes, comme cela s'est déjà produit, à prévenir la panique parmi les non-combattants, et à coopérer au fonctionnement de tous les services publics avec les autorités civiles et militaires. En pareil cas, vous le comprenez, l'aide de femmes disciplinées et entraînées est nécessaire. C'est cette aide que nous nous préparons à apporter, de façon à libérer autant que possible les hommes de toutes ces préoccupations, et leur permettre d'aller sur la ligne de feu... jusqu'au jour où il plaira au gouvernement de nous y appeler nous-mêmes s'il le veut.

—Et comment se font vos enrôlements?

—Nulle n'est mise à s'enrôler si elle postule un grade d'officier. Chaque recrue signe son engagement. Après quoi elle prête serment en présence du colonel et du capitaine de la compagnie à laquelle elle est affectée. Dès lors, elle prend sa place dans le bataillon. Elle en suit tous les exercices: gymnastique suédoise, marches d'entraînement, escrime, etc. Elle aprend à conduire les motocars, à monter à motocycle, à télégraphier, soit au Morse, soit au Sémaphore. On lui enseigne, en un mot, tout ce qui peut lui être nécessaire en cas d'alerte. Et elle en tarde pas à comprendre qu'en se préparant ainsi à rendre service à elle-même, en devenant plus forte, plus habile et mieux entraînée à vivre à côté de l'homme, à partager ses espoirs et ses dangers.

Comment admettre qu'un péché qui a duré un instant soit puni pendant toute une éternité?...

R. I. Il le faut bien, car il est impossible qu'il en soit autrement. L'éternité n'est pas une succession de siècles, c'est un présent qui dure toujours. Tel on y entre, tel on doit forcément y rester: cette interminable durée n'est pas susceptible d'être divisée.

II. L'homme, en commettant un péché grave, offense Dieu d'une manière infinie, puisqu'il outrage une majesté infinie. Il doit donc être puni d'une manière infinie, puisqu'il outrage une majesté infinie. Il doit donc être puni d'une manière proportionnée à sa faute, et comme il ne peut être lui-même infini que dans sa durée, la justice exige qu'il soit condamné à un châtiment éternel.

III. Il est certain encore que tant que la faute subsiste, la punition doit subsister; la faute ne saurait plus être effacée que par le libre repentir du pécheur. Le libre repentir ne pouvant plus avoir lieu, il faut que le châtiment subsiste éternellement. —

"Si le pécheur impénitent, remarque un philosophe, ne mourait pas, il ne cesserait de pécher. Sa volonté demeure obstinée dans le mal. Il est juste que celui qui veut ne vivre jamais sans péché, ne reste jamais non plus sans souffrance."

IV. "Comment veut-on que la justice divine finisse les peines des damnés? Veut-on qu'après un certain temps il mette de niveau la sainteté et le péché, la vertu et le crime? Donnez aux peines de l'enfer telle durée qu'il vous plaira, dès que l'éternité n'y est pas, les damnés seront enfin rétablis dans l'amitié de Dieu, ils pourront être mis à côté des saints. La pureté des moeurs ne sera plus alors distinguée de l'inconduite ni la charité de la haine. Soutenir un tel paradoxe, n'est-ce pas un blasphème contre la justice et la sainteté de Dieu?" —Feller.

V. "Puisque les récompenses sont éternelles, les peines ne doivent-elles pas l'être aussi? Nous plaignons-nous de cette éternité des récompenses? Fruit d'une vie courte, souvent d'un moment de repentir, nous paraît-elle indigne d'un Dieu sage et juste? Mais si la récompense de nos bonnes actions est éternelle sans blesser les attributs du souverain Rénumérateur, pourquoi la punition éternelle des mauvaises actions du pécheur serait-elle en opposition avec les attributs du souverain Vengeur des crimes?" Id.

VI. Les païens mêmes ont cru à l'éternité de l'enfer; leurs sages l'ont enseignée, preuve qu'elle n'a rien qui contrarie la raison. "Les méchants, dit Platon, sont précipités dans le Tartare pour n'en sortir jamais. Ces tourments sont aussi horribles qu'ils sont éternels... On peut, j'en conviens, faire peu de cas de ce que je dis; mais après avoir sûrement réfléchi et tout bien examiné, je n'ai rien trouvé qui fût plus selon la sagesse, la raison et la vérité."

VII. Il y a quelque chose de semblable dans la justice humaine. Elle condamne à mort un assassin, dont le crime a duré à peine une minute. C'est, dans un sens, une peine éternelle, puisque le coupable est à jamais retranché du nombre des vivants. Quant à ceux qui sont en enfer, la plupart n'ont-ils pas outragé Dieu et violé ses lois pendant de longues années? Ne l'auraient-ils pas fait indéfiniment, si Dieu les avait laissés vivre? Quel autre moyen de les punir que par des supplices éternels?

VIII. Dieu devait encore porter des peines éternelles comme sanction de sa loi, parce qu'autrement très peu de personnes se fussent souciées de lui obéir.

Nous en avons une preuve bien évidente, car si la crainte des peines éternelles produit si peu d'impression sur beaucoup de chrétiens, quel état auraient-ils fait d'une peine temporaire?

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA FRANCE ET LE VATICAN

Selon une dépêche de Rome, M. Gabriel Hanotaux, ancien ministre des Affaires Etrangères en France, aurait été chargé par le gouvernement français de conclure une entente avec le Saint Siège. Notre confrère la **Tribune** publiant cette dépêche en son édition de samedi soir, l'affuble de la manchette "France would appease Pope". En soi, cela aurait peu d'importance,—étant connu le goût de nos journaux pour les titres tapageurs,—mais il est évident que ce confrère vise à confirmer ses lecteurs en la croyance que c'est le Pape qui a eu tort dans la Séparation et non le gouvernement de France.

M. Hanotaux n'est pas un croyant, n'est pas un catholique; mais il a fortement prôné en France un rapprochement avec le Vatican. C'est du simple point de vue français qu'il l'a demandé. L'influence papale est telle, les intérêts français, en dehors de la France, surtout, se trouvent si intimement liés aux oeuvres d'expansion et d'évangélisation catholique, qu'une coopération avec Rome s'impose, même du simple point de vue matériel.

Pour grand que soient le dédain et le mépris qu'on professe en certains milieux à l'adresse du Pape et de l'Eglise, on n'en est pas moins, sous le coup de certains événements, sous la répercussion inévitable de certains actes, obligé d'amener son pavillon et d'aller faire un petit tour à Canosse. Quelque forts soient-ils, tous s'y doivent résigner: le Vatican et sa royauté morale comptent dans les conseils des puissants de ce monde... même dans les conseils de ceux qui se sont vantés d'éteindre les étoiles du ciel.

Quelle est donc vraie la remarque toute récente d'un écrivain français, en face du spectacle de tous les belligérants se tournant inquiets vers Rome pour y chercher une approbation de leur conduite, de leur cause: "**En ces jours troublés, jamais les yeux ne se sont plus tournés vers l'Eglise, jamais la force morale représentée à Rome par le chef de la catholicité ne connut plus magnifique hommage. Les peuples qui s'entredéchirent en appellent au représentant de la paix de leur bon droit; c'est à qui veut l'avoir dans son camp, car on perçoit bien que sa bénédiction sera une puissance et que la sympathie des neutres sera acquise au groupement vers lequel pencherait la sienne.**

"**Il est assiégé par les ambassadeurs d'une alliance, il est visité par ceux-là même qu'il ne dirige pas, et, chose curieuse, ceux qu'apeure encore la pensée de lui envoyer un messager sont les plus âpres à lui reprocher de ne pas leur réserver sa faveur.**"

QUELS SONT LES ARRIERES?

Tout ce que nous avons de bigots, d'étroits, de crassement ignorantins, au Canada, n'a cessé de s'apitoyer sur le sort déplorable de la province de Québec tenue dans l'ignorance par la tyrannie du clergé. De ce prétendu fait, on a vite remonté à la cause, au motif, naturellement inavouable, méprisable, qui pousse l'Eglise Catholique à refuser la lumière intellectuelle à ses sujets. Quoi! elle ne saurait tolérer qu'ils puissent lire, car il serait ainsi en leur pouvoir d'apprendre ses méfaits, d'aller chercher dans l'histoire les preuves de ses prétendus crimes. L'instruction la leur montrerait opposée à la science, au progrès, à l'humanisme, à que sais-je encore. Du jour où la lumière se ferait dans le cerveau de ses fidèles, c'en serait fini de son règne: vous verriez tous ses sujets se précipiter au protestantisme pour profiter de ses ineffables avantages.

Parbleu—à l'insu des protestants, de l'**Orange Sentinel**—Québec s'instruit—plutôt continue à s'instruire, à apprendre. Et, pécaïre, le voilà, cet arriéré de Québec, cette terre préférée de l'ignorantisme papal, qui continue à damer le pion à la brillante, clairvoyante, morale (!!!) province d'Ontario! Bigre, où cela se trouve-t-il? En noir et en blanc dans les statistiques officielles de la fréquentation scolaire de ces deux provinces: en beau chiffres, oui, en chiffres, suprême preuve pour l'anglais protestant.

Ouvrons le Rapport du Ministre de l'Education en Ontario pour 1914. Qu'y trouverons-nous? Ceci tout simplement: **le pourcentage des élèves inscrits fréquentant les Ecoles Publiques est de 63.28, celui des élèves inscrits fréquentant les Ecoles Séparées est de 65.99.**

Quittons l'Ontario, et tournons-nous vers Québec, pays arriéré où des sicaires de Rome tiennent le peuple dans l'ignorance. Ouvrons le Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique. Qu'y trouvons-nous? Oh! peu de chose. Seulement qu'au pourcentage de **63.28** des Ecoles Publiques d'Ontario, la province de Québec ne peut opposer que le maigre pourcentage de **75.25**, à peine **douze pour cent** de plus qu'Ontario.

Premier jet de lumière.

En voulez-vous un second et qui donne au premier toute sa valeur? Bien, cherchez la densité de la population de chaque province. Cet intéressant petit calcul vous apprendra que celle de la province d'Ontario est quasi le double de celle de la province de Québec, soit **12.1**, en Ontario, et **6.4**, dans Québec, par mille carré de superficie.

Si vous avez aussi le goût de consulter les statistiques des voies ferrées et électriques, vous constaterez que la province de Québec en a moins que son opulente voisine. Ce qui en bonne logique veut dire que ses enfants ont à faire preuve de plus de bon vouloir, de plus de désir de s'instruire, de plus de goût pour l'étude, aussi que les parents favorisent ces bonnes dispositions des enfants. Autrement, comment expliquer les statistiques, par quelle raison expliquer la supériorité de Québec?

DEUX VOISINS

Une association qui s'intitule "Protestant British-Israel League" a tout récemment présenté au roi d'Angleterre une pétition dont nos lecteurs ne nous pardonneraient jamais de ne leur en point citer la partie maîtresse et typique.

"**Les pétitionnaires demandent humblement la permission d'attirer la gracieuse attention de Votre Majesté sur le fait remarquable que chaque concession à Rome a été désapprouvée d'une manière probante par Dieu, tandis que toute opposition à Rome nous a, commé il suit, valu des récompenses divines:**

"**Le vote du Home Rule pour l'Irlande a été suivi du naufrage de l' "Empress of Ireland". L'assentiment du Roi au projet a été suivi par la perte de trois croiseurs, "Hogue", "Cressy" et "Aboukir". L'envoi de Sir Henry Howard comme plénipotentiaire de Votre Majesté auprès du Pape, a été suivi du bombardement de la côte Yorkshire. La réception de Sir Henry Howard par le Pape a été suivi par la perte du "Formidable". La publication par le gouvernement d'un Livre Blanc, dans le but de justifier l'envoi d'une mission britannique au Vatican a été suivie par un raid aérien contre Yarmouth et King's Lynn.**"

En face de l'histoire impartiale qui établit qu'il n'y eut jamais autant de pauvreté en Angleterre que sous les règnes d'Henri VIII et d'Elizabeth, et que les fondateurs de la royauté anglaise, de la grandeur de l'Angleterre—Alfred le Grand qui la délivra des Danois, Canut, Guillaume le Conquérant, Richard, II, etc.—furent des catholiques, on ne saurait contester à ce manifeste de la "Protestant British-Israel League" la palme de l'imbécilité.

Dieu est trop bon pour damner les hommes. Vieille objection, éternellement rajeunie par ceux qui ont leurs raisons de craindre l'enfer.

R. I. Ce n'est pas Dieu qui damne les hommes; ce sont les hommes qui se damnent eux-mêmes, en commettant les péchés qui méritent l'enfer. Dieu a créé l'homme libre; à lui de ne pas abuser de sa liberté. Il lui montre deux chemins, l'un qui conduit au ciel, l'autre à l'enfer; c'est la faute de l'homme s'il choisit le dernier.

Supposons qu'un Manitobain veuille se rendre à Montréal, et qu'au lieu de prendre, à la bonne gare, un train allant dans cette direction, il coure à une autre gare et prenne l'expresse pour Vancouver, malgré toutes les observations de ses amis et des employés auxquels il manifeste sa volonté d'aler à Montréal. N'est-il pas évident que ce sera sa faute, uniquement sa faute, s'il arrive à Vancouver? C'est la même chose pour le chrétien qui va en enfer: il s'obstine à suivre la route qui y mène au lieu de prendre le chemin du ciel; tant pis pour lui s'il se damne!

II.. La bonté de Dieu ne saurait être telle qu'elle nuise à sa justice. Or, il en serait ainsi si Dieu ne condamnait pas les méchants à l'enfer. Il est bon, mais il est juste: étant bon, il prépare une félicité éternelle à ceux qui auront bien agi; étant juste, il doit préparer des châtiments éternels pour les autres. Plusieurs autres vont jusqu'à dire que sa bonté exige qu'il y ait un enfer, pour mettre enfin les coupables dans l'impossibilté de nuire aux innocents.

PRIERE

Composée spécialement par Sa Sainteté Benoît XV pour obtenir la paix

Attristés par les horreurs d'une guerre qui entraîne dans son tourbillon les nations et les peuples, nous nous réfugions, ô Jésus, dans Votre Coeur très aimant comme dans un suprême asile; de Vous, Dieu des miséricordes, nos gémissements implorent la cessation de l'épouvantable fléau; de Vous, Roi pacifique, nos voeux sollicitent le retour si désiré de la paix.

De Votre Coeur divin, Vous fîtes rayonner dans le monde la charité, afin que, toute discorde cessant, l'amour seul régnât entre les hommes; durant Votre vie mortelle, ici-bas, Votre Coeur palpita d'une très tendre compassion pour les disgrâces humaines. Oh! que ce Coeur s'émeuve donc encore en cette heure-ci, chargée, pour nous, de haines si funestes et de si horribles carnages!

Prenez pitié de tant de mères, angoissées pour le sort de leurs fils; pitié de tant de familles, orphelines de leur chef; pitié enfin de la malheureuse Europe que menace une si vaste ruine!

Inspirez Vous-même aux gouvernants et aux peuples des conseils de douceur, résolvez les conflits qui déchirent les nations, faites que les hommes se donnent de nouveau le baiser de la paix, Vous qui, au prix de Votre sang, les avez rendus frères. Et comme, un jour, au cri suppliant de l'Apôtre Pierre: "sauvez-nous, ô Seigneur, nous périssons", vous répondites avec pitié, en calmant la tempête de la mer: de même, aujourd'hui, à nos confiantes prières, répondez par le pardon, en rétablissant dans le monde bouleversé la tranquilité et la paix.

Vous aussi, ô Vierge Très Sainte, comme Vous le fîtes en d'autres temps de terribles épreuves, aidez-nous, protégez-nous, sauvez-nous. Ainsi soit-il.

Imprimatur.
Quebeci, die 21 Martii 1915.
† L.-N. Card. Bégin,
Archpus Quebecen.

Quand Dieu et l'Eglise parlent, un chrétien est dans la voie de la vérité et du salut.

LE BAISER

La scène se passe à l'hôpital de Fleury-Meudon. Le jeune Jean-Emile Cabirol, caporal au ...e zouaves, est étendu sur son lit d'agonie, consumé par la fièvre. Son père et l'infirmier l'entourent, attendant l'issue fatale. Soudain, le moribon dit à l'infirmier:

—Cher Frère, je sens que je n'ai plus que quelques instants à vivre: avant de mourir, je voudrais bien baiser le drapeau.

Le Frère, aussitôt, lui présente le drapeau tricolore. Ce fier soldat de vingt-deux ans le pose sur sa poitrine, et tandis que ses bras crispés le pressent sur son coeur, ses lèvres se collent sur l'emblême de la patrie. Il meurt peu après dans d'admirables sentiments chrétiens.

LES PRISONNIERS DU CLERC D'AVOUE

On l'appelait par ironie, dans l'étude de l'avoué où il était clerc, le "costaud". C'est dire qu'il n'avait rien de redoutable, mais la guerre peut transformer Fortunio en Clavaroche, comme le prouvera la suite de cette histoire.

Donc, le clerc était fantassin, et, au soir d'un des derniers combats dans le Nord, se trouva seul à côté de son adjudant, blessé au genou, et qu'il s'efforçait de panser de son mieux. Il l'aida ensuite à se traîner jusqu'à une meule de regains, qui offrait au milieu de la plaine un précieux refuge pour la nuit.

La meule était déjà habitée. Un turco blessé à la cuisse s'y trouvait, soigneusement blotti. Avec des branches qu'il alla chercher, notre clerc confectionna un petit abri aussi douillet que possible, installa son adjudant, s'excusa auprès du premier occupant et s'apprêtait à dormir quand survinrent quatre Boches. Le clerc se leva, et, sur un ton qui n'admettait pas de réplique, il dit—souvenir des lointaines études—:"Kommen sie!"

Et comme les Allemands ne demandaient, au reste, qu'à passer, eux aussi, une nuit confortable, ils déposèrent leurs armes d'eux-mêmes, et pénétrèrent dans le home improvisé.

Pour les amadouer plus encore, le clerc leur offrit deux tablettes de chocolat vanillé qu'ils dégustèrent avec de bonnes grimaces satisfaites, puis, fouillant dans leurs sacs, ils en sortirent des carottes qu'ils mangèrent avec appétit.

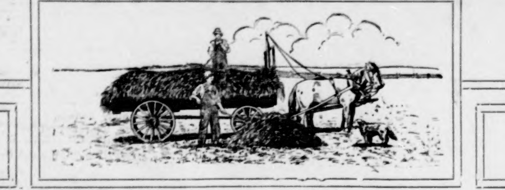
La nuit se passa bien. L'adjudant reposait près de son compagnon. Le turco ne s'était pas réveillé, les quatre Boches avaient ronflé consciencieusement, mais tout faillit se gâter à l'aube.

Le Sénégalais ayant ouvert l'oeil et ayant aperçu des Allemands ne parlait plus que de "couper cabèches". Couper cabèche par-ci, couper cabèche par-là, il y avait de quoi effarer les prisonniers qui ne se sentaient pas à leur aise. L'adjudant les rassura et morigéna notre turco, qui finit par se taire. Mais il fallait songer à partir! Notre clerc invita deux des Allemands à joindre les mains pour faire une chaise à porteur, et y installa son sous-officier blessé. Les deux autres étaient chargés de transporter de la même manière le turco qui ne pouvait marcher. Mais le brave noir avait une telle façon de serrer de chaque bras le cou de ses porteurs en riant de toutes ses dents aiguës et blanches que les Boches n'avançaient qu'en tremblant et s'arrêtaient en roulant des yeux désespérés vers l'adjudant pour implorer le secours de son autorité.

Le clerc de notaire fermait la marche du cortège, l'arme sur l'épaule. Et c'est ainsi qu'un Français valide et deux blessés amenèrent à leurs cantonnements quatre Boches qui, d'ailleurs, avaient mis toute la bonne volonté possible pour ne pas retourner dans leurs lignes.

J. Faivre.

Autour de la Ferme



PETITE CAUSERIE AGRICOLE

Dans une précédente causerie (14 avril 1915) nous nous trouvions en face de deux suppositions.

La première, terre empestée de mauvaises herbes.

La deuxième terre nettoyée par un labour d'été et donnant cependant un rendement assez faible.

Dans les deux cas nous disions: c'est ruineux.

—Mais, dites-vous, mon mal a-t-il un remède?

—Oui. Le voici:

Prenons d'abord la première supposition.

—Ma terre est empestée de mauvaises herbes.

—Nettoyez-la, car vous allez sûrement vous ruiner en vous acharnant à vouloir tirer quelque chose d'une terre en pareille condition.

Mais, la nettoyer, c'est bien vite dit, mais à quoi bon; mon voisin a une terre en semblable condition et mon autre voisin et mon second voisin du nord et du sud et toute la paroisse en est là.

—Paroisse bien à plaindre en vérité, mais plaindre et se plaindre n'apporte pas le remède.

Avant de travailler votre terre, travaillez l'opinion de vos voisins et de votre paroisse. Si vous ne pouvez pas les amener à un mouvement d'ensemble, c'est peine perdue, car l'an prochain votre voisin empesterait le morceau que vous auriez nettoyé avec soin en y mettant beaucoup de peine et d'efforts.

Nous revenions d'un certain endroit du Manitoba l'an dernier, d'une paroisse qui serait sûrement insultée si on l'allait mettre au rang des arriérées, et cependant en plus d'un endroit des machines à battre soufflaient les graines de chardon jaune en telle quantité que la terre en était blanche comme à la tombée de la première neige d'automne.

Une paroisse qui tolère un tel état de choses ne mérite sûrement pas de félicitations, et dire qu'elle est composée de paroissiens progressifs est sûrement dire une calomnie.

—Mais, dites-vous, comment puis-je faire s'ébranler une paroisse? Vous êtes bien naïf si vous croyez cela besogne facile.

—Nous savons qu'elle est fort difficile. Mais en pareille matière il y à un moyen assez énergique pour aider le mouvement. Si vous prévoyez par la présence d'une magnifique floraison de chardons jaunes que votre voisin va empester votre champ à l'automne en vous envoyant des millions de graines, invitez l'inspecteur public, car il y a une loi assez draconienne qui régit ce sujet, et votre voisin après avoir reçu la visite de ce monsieur devra faire du fourrage vert de son champ de grain mêlé de chardons jaunes en quantité qui dépasse la mesure tolérée par tout bon cultivateur.

Au revoir jusqu'au prochain numéro. Et si nos énoncés n'ont pas l'heur de plaire à nos lecteurs, qu'on nous dise pourquoi. Nous ne tenons pas à nos idées, nous tenons au succès des nôtres et nous sommes convaincus depuis longtemps qu'il y a plus de sagesse dans deux têtes que dans une seule.

QUESTION

M. le Directeur de la **Liberté**,

Je vous ai posé dans la **Liberté** du 6 avril une question dont la réponse n'est guère satisfaisante. On ne m'a pas compris ou l'on a voulu éluder ma demande.

En juin et juillet 1912, j'ai cassé un morceau de terrain en broussailles, d'une profondeur de 7 à 8 pouces d'épaisseur. En août et septembre, j'ai passé plusieurs fois la herse à roue (dicksé), et j'ai enlevé autant de branches que possible. Au printemps 1913, j'ai semé du blé et la récolte a été assez bonne, à cause d'un peu de pluie, je suppose.

Au mois de septembre 1913, j'ai relevé ce cassage et j'ai passé et repassé la herse à roue 5 ou était très meuble et sans tourbe. était trs meuble et sans tourbe. Au printemps de 1914 j'ai encore semé du blé au milieu d'avril et je n'ai récolté que 4 à 5 minots de l'acre.

J'attribue mon échec à la sécheresse. Comment pourrai-je obtenir une meilleure récolte sur un terrain aussi bien préparé même avec aussi peu de pluie qu'en 1914?...

J.-M. Desrosiers, Ptre,

Aubigny, Man.

APPRENONS A CONNAITRE LA QUALITE DE NOS VACHES

Certains cultivateurs ne paient leur lait que 62 centins le cent livres, c'est-à-dire qu'ils dépensent 62 centins de nouriture pour chaque cent livres de lait qu'ils obtiennent de leurs vaches: d'autres le paient 90 centins et même plus. Et souvent la ferme à 90 cents se trouve dans un rayon de deux milles ou moins de la ferme à 62 cents. Souvent aussi, la ferme où le lait coûte le plus cher paraît avoir tout ce qu'il faut; bon taureau, bons fourages, etc., etc. Que manque-t-il donc Deux choses essentielles: 1o l'oeil du maître; 2o l'aptitude laitière des vaches.

Le moyen le plus rapide et le plus facile d'obtenir un succès solide et durable est de se servir intelligemment des indications fournies par le contrôle de la production, c'est-à-dire de sélectionner les vaches, de garder celles qui paient, et de renvoyer celles qui ne paient pas. Pesez régulièrement votre lait, et vous arriverez infailliblement à connaître vos bonnes laitières; une fois qu'elles seront connues, vous pourrez les nourrir de façon à en tirer une une plus grande quantité de lait à un prix moindre; quant aux vieilles vaches, qui ne peuvent produire du lait à un coût raisonnable, et qui ne vous ont jamais rapporté de bénéfices, engraissez-les et vendez-les sans tarder.

Le cultivateur qui ne garde que ses meilleures vaches et qui élève ses propres veaux ne met pas de temps à se former un bon troupeau, car il sait ce qu'il a. Celui qui ne connait pas la qualité de ses bêtes vend souvent ses meilleures vaches pour une chanson, (c'est là l'histoire de bien des vaches qui ont été champions du monde); il ignore ce que ses animaux lui rapportent; il le saurait s'il contrôlait la production.

Passez donc dix minutes de votre temps par vache et par mois et pesez le lait; vous obtiendrez de ce travail des résultats surprenants; il vous apprendra le rendement que vous pouvez tirer de vos vaches et que vous n'auriez jamais soupçonné. Ecrivez au service de l'industrie laitière à Ottawa pour avoir des échantillons de feuilles de relevé et mettez-vous sans tarder à abaisser le prix de revient du lait en sélectionant votre troupeau.

NE NEGLIGEZ PAS LE LIN

Il semble que la campagne de "surproduction", née de la probabilité d'une disette d'approvisionnement des marchés du monde, va diminuer le nombre d'acres ensemencés en lin cette année. C'est au blé, élément fondamental du pain et par conséquent de l'alimentation de l'univers, qu'on consacre tous ses efforts. "Produisons du blé, "répète-t-on, à l'envie. Nulle doute que cette culture primera plus encore que par le passé. Mais le lin ne doit pas pour cette raison être relégué aux oubliettes et tout à fait ignoré.

L'effort général se portant sur le blé, il s'en suivra une culture moindre du lin, partant un approvisionnement moindre. L'approvisionnement étant moindre, le prix, loin de baisser, aura tendance à s'élever continuellement. Ce sera une petite mine d'or pour le cultivateur qui aura su en profiter.

La graine de lin se vend actuellement à peu près $1.80 au comptant. Octobre est coté à $1.85. Si les rapports démontrent une diminution dans l'ensemencement, nul doute que le prix ira encore en augmentant.

Le hâtif ensemencement de ce printemps, le fait que, dans des conditions normales, le lin se peut ensemencer jusqu'à juin, qu'il vient bien dans un nouveau cassage, tout cela doit porter les cultivateurs à s'y intéresser, les autres semences finies, à y trouver un nouvel élément de profit.

LE MARCHE

Samedi, 24. — La demande est bonne et générale: tous les prix sont à la hausse. Le prix du veau est d'une piastre de plus au cent livres. Tout fait prévoir un excellent marché pour la semaine prochaine.

Le porc est moins avantageux en raison d'une moindre demande de l'est. Bonne demande pour le bétail d'élevage; approvisionnement insuffisant.

Lundi, 26.—Le marché du porc est aujourd'hui faible: des lots de choix se vendent à $7.90, le prix précédent étant $8.00. Le marché aux bestiaux est solide aux mêmes prix. Peu de bon bétail sur le marché: c'est plutôt mêlé. Marché paisible comme à tous les lundis de cette saison.

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Taureaux—

Premier choix	$7.50 à $8.00
Bon choix	$7.00 à $7.50
Bon	$6.50 à $7.00
Elevage-choix	$5.85 à $6.40
Elevage-choix	$5.85 à $6.40
Bon	$5.50 à $5.85
Moyens	$5.25 à $5.75

Boeufs—(Bulls)

Premier choix	$5.00 à $5.50
Moyens	$4.50 à $5.00
Légers	$3.75 à $4.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.00 à $5.50
Bon	$4.50 à $5.00
Moyens	$3.75 à $4.25
Ordinaires	$3.00 à $3.75

Vaches—

Prmier choix	$6.00 à $6.50
Bon choix	$5.25 à $6.00
Bon	$4.50 à $5.00
Elevage	$3.75 à $4.50
Pour le marché	$3.00 à $3.25
Bon pour la mise en conserve	$2.00 à $2.50
Laitières, excellentes	$55 à $70
Laitières, bonnes	$45 à $55

Veaux—

Choix, 125 à 225	$7.25 à $8.00
Moyens	$6.75 à $7.25
Lourds	$5.25 à $6.50

Génisses—

Premier choix	$6.50 à $7.00
Bon choix	$6.00 à $6.50

Bon	$5.25 à $5.75
Elevage	$4.65 à $5.50

Cochons—

De choix	$7.90
Légers	$6.00
Truies	$.5.50
Truies maigres	$4.50

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Oeufs—

Frais pondus	16-17

Beurre—

Crêmerie	.36
Ferme (dairy)	22-28

Saindoux—

En briques	.12
Chaudière (50)	$6.13
Seau (20)	2.52
Caisse (5)	7.72
Caisse (3)	7.80

Fromage—

Nouveau	.19¾
Twins	.20

Viandes préparées—

Boeuf	12½-13
Veau	.12½
Mouton	13-16
Porc	.09½

Viandes cuites—

Jambon	.13.17
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	10½
Pieds de cochons	$1.25

Volailles—

Coqs	.06
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$26—$27
Gru	$26—$27

Sucre—

Extra, garanti	$7.40

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$17
No. 2	$16
No. 3	$12
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$11
Sauvage, No 3	$10
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34

Fleur—

Patents	$7.70
Avoine roulée, sac de 80	$3.50

Peaux—

Gelées	11—12
Brutes, No 1	5—5½
Brutes, No 2	4—4½
Mouton: tondus du printemps	50-51
Laine: rude	13-14
Laine: douce	16-18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	163⅜
No 2 nord	161¾
No 3 nord	159½
No 4	155¼

Avoines—

No 2 blanche	65
No 3 blanche	62⅛
Extra No 1 fourrage	62
No 1 fourrage	60¼
No 2 fourage	59¼

Lin—

No 1 N W C	178¾
No 2 C W	175¾

JOFFRE RAJEUNIT LE COMMANDEMENT

Vingt-neuf généraux sont mis à la retraite

Paris, 22. — Vingt-neuf généraux viennent encore d'être mis soit dans la réserve de l'armée active, soit à la retraite, pour pour être remplacés par des hommes plus jeunes et plus actifs. Le "Journal officiel" contient les noms de onze généraux de division et de dix-huit généraux de brigade qui ont été relevés du service actif.

CONSEIL

Le 11 avril dernier, M. Isidore Villeneuve, du Collège d'Agriculture, donnait à nos Canadiens de LaSalle une fort intéressante conférence sur l'agriculture. La salle était comble et les auditeurs n'ont pas ménagé leurs approbations.

Le sujet principal fut le pâturage: pâturage **permanent** et pâturage **annuel**.

Tous s'accordent à convenir que la culture mixte devrait se pratiquer plus communément qu'on ne le fait; que nos terres, pas ruinées, mais fatiguées par une culture **grains sur grains** depuis vingt-cinq à trente ans, ne nous donnent plus le rendement d'autrefois; que le labour d'été, nécessaire parfois pour faire disparaître certaines mauvaises herbes, est ruineux pour le propriétaire et dommageable pour la terre elle-même.

On a trouvé un remède certain et pratiquable pour le plus grand nombre; un troupeau de **bonnes** vaches **bien tenues** donne toujours un bon profit et l'élevage des veaux et génisses pour ceux qui ne peuvent faire la traite des vaches est encore bien payant. Mais pour cela il faut du pâturage et comme les pâturages naturels s'appauvrissent constamment il faudra préparer, et dès cette année, un pâturage artificiel. Avec un printemps hâtif et sec comme celui de cette année, on se demande ce que les animaux auront à manger avant longtemps.

Un retour de prairie mil et trèfle alsic fait un assez bon pâturage permanent pouvant durer 2 à 3 ans. Pour ceux qui ont des prairies de mil qui commencent à vieillir, ils ne sauraient mieux faire que de les mettre en pâturage avant de les retourner par la charrue.

Le meilleur pâturage permanent, le plus hâtif, le plus durable, celui qui fertilisera davantage la terre et qui permettra d'y nourrir le plus grand nombre d'animaux, c'est le **Brome Grass.** Par ses racines profondes il ameublit si bien nos terres compactes que le cultivateur, après 5 à 6 ans de pâturage dans un champ, sera content de transporter son **Brome Grass** dans une autre partie et de prendre plusieurs fortes récoltes de céréales dans ce qui fut le pâturage.

Un pâturage permanent ne s'improvise pas du jour au lendemain, il faut avoir déjà la prairie de mil ou de **Brome** pour la convertir en pâturage. Mais on pourrait cette année se préparer pour dans un an ou deux un pâturage permanent.

Pour cette année, dira-ton, est-il possible d'avoir à peu de frais un bon pâturage sur nos vieilles terres, Oui, nous assure Monsieur le Conférencier, en semant au mois de mai un mélange d'avoine, de sorgho ou sorghum—espèce de blé-d'Inde—et de trèfle rouge. L'avoine sera la première à nourrir les animaux, puis ensuite le sorghum et à l'automne le trèfle rouge vous donneront un pâturage de première classe.

Pour la quantité à semer, disons un minot d'avoine, 5 à 6 livres de sorghum et autant de trèfle rouge à l'acre.

Un témoin.

TRAVAIL FECOND

M. J.-G. Parent nous envoie une jolie correspondance de Camperville. C'est un agent volontaire de colonisation pour son district. De l'est de la province nous arrive en même temps des détails fort précis de M. A.-O. Beaudry, de South Junction, second agent volontaire de colonisation.

Nous voudrions voir leur exemple suivi par quarante et cinquante autres agents volontaires de colonisation. Nous aurions alors une résultante qui surprendrait les plus optimistes eux-mêmes

Continuez, Messieurs, ne craignez pas que vos informations ne tombent à l'eau, vous ne frapperez pas coup chaque fois, mais vous serez du nombre de ceux qui recevront des renforts pour leurs groupes respectifs.

En cela comme dans d'autres choses, celui-là passe sa marchandise qui prend la peine de l'étaler aux yeux du public, et qui ne croit pas avoir droit à une reconnaissance éternelle parcequ'il a fait deux pas en avant.

Soyons vigoureux, pas trop regardant de notre peine et en définitive nous serons les plus gagnants.

Une autre initiative que nous voudrions voir réaliser.

Vous avez des parents et des amis dans nos paroisses de Québec ou des Etats-Unis. Vous savez que ceux de Québec ne sont pas en mesure d'établir leurs enfants sur des terres.

Que ne donnez-vous l'adresse de ces parents au missionnaire colonisateur pour le Manitoba, M. l'abbé J.-G. Bouillon, Hochelaga, Montréal. Celui-ci se fera un plaisir de leur faire une visite de leur donner les renseignements que peut-être vous n'osez leur donner vous-mêmes.

Vous aurez fait une oeuvre d'esprit public et cela sans un gros dérangement. En cela comme en bien des choses, c'est le premier pas qui coûte. Pensons à nous-mêmes, pensons aux autres et ici en pensant aux autres on se trouve à travailler pour soi, car le bien d'un groupe rapporte du profit aux individus qui composent ce groupe.

NOS GARCONS

Nous ne voulons certes pas dépeupler nos paroisses encore naissantes, mais nous désirons cependant attirer l'attention des familles, surtout des familles de la campagne qui ont plusieurs grands garçons sur les beaux homesteads de Camperville, South Junction, Fisher Branch et Notre-Dame de Toutes Aides.

Etes-vous sûrement en mesure d'établir tous vos garçons autour de vous sur des terres? Alors, gardez-les, c'est le meilleur moyen de travailler à vos intérêts, à ceux de vos enfants, et au bien du groupe catholique tout entier. Mais prévoyez-vous un danger de ne pas pouvoir réaliser cet établissement, ne prenez pas le risque de mettre vos enfants sur le chemin des villes.

On annonce une assez forte immigration après la guerre. Ne laissons pas aux étrangers les belles terres qui sont à nous d'une manière particulière.

Nous entendions ces jours derniers le curé d'une des plus petites paroisses du diocèse dire tout haut qu'il y avait chez lui six ou huit grands garçons qui ne pourraient certainement pas s'établir dans la paroisse. Voilà du matériel de première classe pour nos homesteads. Des jeunes gens robustes, connaissant la culture, désireux de s'assurer un chez eux, et pouvant compter sur une certaine aide de leurs parents pour les débuts de la vie sur le homestead.

Si c'est vrai d'une des plus petites paroisses du diocèse ce doit être encore plus vrai des paroisses plus développées.

Voilà de l'ouvrage tout taillé pour nos Sociétés Saint-Jean-Baptiste formées en comité de colonisation. Chercher ces grands garçons, qui peut-être ne sont pas au courant des beaux homesteads encore à prendre au Manitoba et les diriger vers ces centres de colonisation.

Emparons-nous du sol avant qu'il ne soit trop tard.

Ces homesteads vaudront certainement de $1,500 à $1,800 dans trois ans. Il nous semble que c'est là une économie qui doit tenter des jeunes gens au coeur vaillant.

A L'ENTREE DU BOSPHORE

Deux torpilleurs turcs sont coulés par des mines russes

Paris, 22. — Une dépêche de Salonique dit que deux torpilleurs turcs ont sauté, alors qu'ils traversaient un champ de mines sous-marines que les navires russes avaient réussi à mouiller à l'entrée du Bosphore pendant que la flotte turque accomplissait une croisière dans la mer Noire.

Le désastre des deux croiseurs protégea le reste de la flotte turque qui suivait à courte distance.

La flotte turque, n'ayant aucun dragueur de mines, se trouve maintenant dans l'obligation de rester dans la mer Noire.

• • •

Constantiople, 22. — L'attaque du transport anglais "Manitou" par un torpilleur turc, samedi dernier, au large des côtes de Chios, et la destruction du torpilleur qui en est résultée, ont été annoncées dans le rapport officiel suivant publié aujourd'hui à Constantinople:

"Le 17 avril un torpilleur a attaqué avec succès le transport anglais "Manitou" dans la mer Egée.

"Le torpilleur a été poursuivi jusqu'à Chios par des croiseurs et contre-torpilleurs anglais où l'équipage l'a fait sauter pour qu'il ne tombe pas entre les mains de l'ennemi."

LA FRANCE NE VEUT PAS PARLER DE PAIX

L'agent confidentiel du président Wilson est informé, à Paris, que les alliés considèrent comme inopportune toute ouverture de paix.

Paris, 23. — Le colonel House, agen confidentiel du président Wilson dont la mission en Europe est de pressentir les gouvernements belligérants sur leurs sentiments respectifs à l'égard d'une ouverture éventuelle des pourparlers, doit être maintenant convaincu de l'inutilité de ses efforts auprès des gouvernements alliés en général et du gouvernement français en particulier. Il a été informé aujourd'hui que la France ne voulait pas causer de paix pour le moment et que la détermination de la France et de ses alliés était sur ce point absolument inébranlable.

Le colonel House n'a pas été officiellement informé de l'inutilité de sa démarche car la mission qui lui fut confiée par le président Wilson n'a pas un caractère officiel. C'est au cours d'une visite que lui a faite aujourd'hui un fonctionnaire du ministère des affaires étrangères que, pour prévenir une situation embarrassée et des froissements possibles, l'envoyé de M. Wilson a été informé de l'opposition vigoureuse du gouvernement français à tout mouvement tendant à favoriser l'ouverture de pourparlers de paix. Entre autres raisons justifiant l'attitude de la France à cet égard que le fonctionnaire en question a données au colonel House, sont les suivantes:

1. L'arrêt de la guerre à l'heure actuelle ne profiterait qu'à l'Allemagne dont les armées se trouvent encore en territoire français belge et russe;

2. Les alliés ont d'un commun accord décidé de lutter jusqu'à l'écrasement complet et définitif du militarisme prussien et ils iront jusqu'au bout;

3. La France ne peut songer à traiter avec l'ennemi tant que son territoire et celui de la Belgique qui ont été violés de la façon la plus indigne, ne seront pas entièrement libérés des soldats du kaiser.

Le fonctionnaire en question a ajouté que les alliés considéraient la victoire finale comme certaine et que ce serait folie de leur part que de vouloir causer de paix dans des conditions désavantageuses. Les alliés, depuis le début de la guerre, ont fait des efforts prodigieux pour compléter leur armement, pour créer des armées formidables et pour s'assurer les finances nécessaires à leur succès final. Ce n'est pas au moment où les alliés vont récolter le fruit de leurs efforts que des propositions de paix peuvent trouver de leur côté une oreille attentive. Au contraire, la France jugerait défavorablement toute tentative faite dans le sens de la cessation des hostilités et elle se verrait même forcée de considérer cette tentative comme un acte inamical de la part de la nation qui en prendrait l'initiative. La conclusion de la paix ne devant être à l'heure actuelle que favorable à l'Allemagne, on pourrait à juste raison suspecter la bonne foi du médiateur et croire même qu'il agit à l'instigation de l'ennemi plutôt que dans le désir de mettre fin à la lutte qui ensanglante l'Europe.

Inutile de dire que la communication des vues de la France a été faite au colonel House avec la plus grande courtoisie et que ce dernier a été traité avec le respect dû à un envoyé personnel du président des Etats-Unis.

LA VERSION ALLEMANDE

Elle annonce que le lieutenant aviateur Garros est prisonnier

Berlin, 22 (par T. S. F. via Sayville).—L'état-major général allemand a publié le rapport officiel suivant:

"Au sud d'Ypres les Anglais, hier, ont été chassés des quelques positions allemandes qu'ils occupaient encore dans cet endroit. Les attaques anglaises le long du chemin de fer d'Ypres à Comines ont échoué; les Anglais subirent de fortes pertes.

"Près d'Ingelmunster, au nord de Courtrai, le lieutenant Garros, aviateur français, a été fait prisonnier.

"Entre la Meuse et la Moselle il y a eu des duels d'artillerie.

"Les attaques françaises contre notre position de Combres et dans les Vosges n'ont pas eu de résultat.

"Sur le front oriental, la situation reste sans changement.

"Les rapports français et anglais concernant les victoires sur le front occidental sont de pures inventions, comme cela est suffisamment prouvé par les rapports réguliers de l'état-major général allemand."

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

THIBEAUVILLE

Sur invitation de Mme Smith, une belle soirée a eu lieu le 18 courant chez M. Edmond Smith. Grâce aux bons chemins, on eut l'après-midi le plaisir d'une visite en auto de MM. Jos. et Alfred Dufresne, de Mlles Joséphine Dufresne et Dubois. Le soir, il y eut une nombreuse réunion de jeunes gens pour fêter le 25ème anniversaire de naissance de M. Smith. Musique par Mlle Agnès Guichon, M. Athanase Côté et Mlle Eveline Nuder. Chansons comiques par plusieurs. Puis l'on présenta une adresse à M. Smith qui y répondit en termes sentis.

Prirent part à cette manifestation d'amitié: Mlles Elmira et Arthémise Smith, Mme Edmond Fréchette, Mlles Rose-Alma et Florida Fontaine ,Mlles Côté, Jechin, Guichon, Nieder, Phaneuf, Nolin; MM. Edmond Smith, Edmond Fréchete, Jos. Smith, Henry Smith, Henry Smith, J. Dufort, J. Côté, Léo Fontaine, F. Tétreault, Albert Auré, Moïse Lafrance, A. Phaneuf, Stanislas Phaneuf, And. Phaneuf.

LE PAS

MM. A. Lapointe et A. Desrosiers arrivaient de Fall River, mardi, avec l'intention de s'établir en notre ville.

• • •

M. O. St-Godard, de Fisher, Man., est en visite chez son frère Ulric. C'est son intention de prendre du terrain sur la rivière Carotte s'il trouve que le terrain lui convient.

• • •

La Cie Finger Lumber a loué 1,189 acres de terrain dans le canton 53, rang 4 ouest du premier méridien. Ce terrain longe les bords de la rivière Carotte sur une distance de six milles. Il sera drainé et mis en bonne condition pour la culture du foin et des légumes nécessaires pour ses chantiers d'hiver sur la rivière Carotte. Un fossé d'une longueur de 2 milles sera fait et coûtera environ $2,000.

• • •

Mme Bessell arrivait d'Edmonton la semaine dernière. Elle venait rejoindre son mari qui était ici depuis quelque temps. Ils ont ouvert un restaurant sur l'avenue Fischer, près du théâtre Drealand.

• • •

Le Dr A. Larose a acheté le bateau à gazoline de M. F. Paradis. Il l'essayait mardi. Le docteur est enchanté de son acquisition.

• • •

M. Henri Bastien, de Montréal, est en visite chez ses parents, M. et Mme V.-R. Ogier. Il arrivait samedi dernier.

• • •

M. Caron arriveit de Melfort, Sask., la semaine dernière. C'est son intention de passer l'été ici.

• • •

Vendredi dernier, la maison de M. J.-N. Roy, occupée par M. J. Bernier, était endommagée par un commencement d'incendie. Le feu prit par une étincelle venant du tuyau de poele qui mit le feu dans une des fenêtres corniches. Toutefois la prompte arrivée des pompiers le mit vite sous contrôle.

• • •

Le Conseil de ville vendait ses $40,000 de débentures hier au soir, au prix de $96.05, à une compagnie de Toronto. L'année dernière les débentures émises par la ville s'étaient vendues au prix de $102.50. Le secrétaire était autorisé hier soir à offrir en vente la balance des débentures garanties par le gouvernement provincial, soit $50,000. Les soumissions devront être entre les mains du secrétaire le 1er juin.

• • •

22 volontaires prenaient le train aujourd'hui pour joindre leur régiment qui se trouve à Prince-Albert, Sask.

SAINTE-ROSE DU LAC

La mission d'Ashern Point, sur les bords du lac Manitoba, a eu tout dernièrement la visite du prêtre. M. le vicaire de Sainte-Rose s'y est rendu pour faciliter à la population l'accomplissement du devoir pascal. C'est dans la nouvelle école toute blanche et bien propre que la messe fut dite, à laquelle tout le monde a communié. Ashern Point est un endroit éloigné et pour cela peu connu; mais c'est une perle cachée, déjà une paroisse, puisque les gens, de braves gens, ne parlent que de bâtir une chapelle et d'avoir un curé. Si quelques nouvelles familles venaient se joindre aux courageux pionniers—qui se sont établis sur cette rive du lac Manitoba, l'avenir ne serait pas éloigné où nous verrions ce centre se développer et devenir une belle paroisse.

Plusieurs de ceux qui ont pris des homesteads à Ashern Point attendent pour s'y établir qu'il y ait là un prêtre résidant. C'est une grosse erreur qu'ils commettent. La construction d'une chapelle et l'établissement d'un curé se décident d'après le nombre des habitants résidant plutôt que d'après celui de ceux qui viendront dans un avenir plus ou moins éloigné. Il en est de même pour toutes les améliorations à attendre soit du Gouvernement soit de la Municipalité. Le nombre est en lui-même une force avec laquelle il faut compter.

Il y a déjà à Ashern Point une excellente école et tout est en voie de prospérité rapide. Le chemin de fer traversera bientôt toute cette région et les communications deviendront ainsi de plus en plus faciles.

Il y a à proximité d'Ashern Point deux bons endroits pour la culture et l'élevage. C'est Prime Lake et la Chaussée de Castors. A Prime Lake la terre est excellente. Il y a du bois et de la prairie, de sorte qu'on peut y faire également et de la culture et de l'élevage.

• • •

Cet endroit n'est qu'à six milles d'Ashern Point et à 4 ou 5 milles du chemin de fer projeté.

A mi-chemin entre Sainte-Rose et Ashern Point, à 4 ou 5 milles du futur chemin de fer se trouve "La chaussée de Castors". Ce nom vient d'une ancienne chaussée dont on voit encore les traces. Le terrain y est propice surtout à la culture. Les feux de forêt ont tellement ravagé le bois qu'il en reste peu et que le sol est très facile à déblayer.

On peut facilement se rendre à ces deux endroits en passant par Sainte-Rose du Lac.

• • •

Le 14 avril dernier est décédée au Couvent la Révérende Soeur Sainte-Célinie, née Rosanna McGuire. Elle était âgée de 23 ans.

• • •

M. Jos. Valcourt, gérant de la Banque, est de retour de l'Hôpital de Saint-Boniface où il a été subir une opération.

• • •

Les semences sont avancées, et si la saison est favorable la récolte sera excelente puisque le grain a été mis en terre dans de bonnes conditions.

• • •

Vendredi dernier les nombreux et nombreuses amis de Mlle Albertine Rhéaume ont fêté par une grande soirée son dix-huitième anniversaire de naissance.

• • •

Les poissons, et de gros poissons, passent par milliers dans la petite rivière. Aussi on le prend de la façon la plus rudimentaire.

Coucou.

Après 10 ans d'asthme. — Le Remède du docteur Kellogg contre l'Asthme a prouvé qu'il était le seul remède pour un malade reconnaissant: ce n'est là qu'un cas entre mille. Il y a donc peu à s'étonner qu'il soit devenu un remède rénommé sur le marché. C'est au fait qu'il n'a jamais failli qu'il doit sa réputation. De jour en jour elle grandit: cela dure depuis des années. C'est le plus grand spécifique contre l'asthme que se peut procurer l'humanité souffrante.

BEDFORD

La famille Alfred Normand a eu la douleur de perdre le 18 avril dernier leur fils Frédéric, âgé de huit ans. La famille est très connue et très estimée dans cette région. Nous lui offrons nos plus sincères sympathies.

Un abonné.

SAINT-ADOLPHE

M. J.-L. Côté, ingénieur civil, était de passage ici vendredi dernier; il doit reprendre prochainement la conduite des travaux de la Municipalité. Il aura comme assistant M. J. Fourneaux.

• • •

M. Alexandre Smith doit continuer bientôt le contrat qu'il a pris l'été dernier pour niveler le chemin à partir de la traverse jusqu'au chemin Pembina.

• • •

Il est regrettable que John et Pit soient partis. Sans leur absence le club de baseball serait complet.

Gaston.

MAKINAK

A Makinak le 15 avril dernier était donné sous la présidence de Mlle Magnan, institutrice, un partie de paniers au profit de l'église catholique.

M. D'Aoust avait eu l'heureuse idée d'aller quérir deux des plus belles fleurs de Laurier pour aider à nos jeunes filles. Après la vente des magnifiques paniers une partie de whist eut lieu. C'est Mlle Germaine Trottier qui a remporté le premier prix.

Après la soirée les amis de Makinak reconduisirent cette dernière, accompagnée de sa soeur, Mlle Jeanne Trottier, au train de l'est en route pour Winnipeg.

Guérit la fièvre.—Les troubles d'estomac et du foie précèdent toujours la fièvre, prouvant par l'état du sang qu'il y a dérangement et maladie dans les organes digestifs. Contre ces douleurs, on a constaté que les Pilules Végétales de Parmelee sont effectives, amoindrissent et suppriment la fièvre en quelques jours. Il y en a un grand nombre qui souffrent de ces dépressions et pour eux il n'est rien de mieux comme soulagement que ce remède.

FANNYSTELLE

M. F.-C. Taylor, accompagné de son épouse, nous ont quitté la semaine dernière pour aller demeurer à Fairfield, Iowa.

• • •

M. et Mme Gédéon Couture nous ont quitté pour Scotch Bay, Man., où ils resideront à l'avenir.

• • •

M. P.-A. Bouvier a pris une position d'opérateur télégraphiste avec la Cie Pacifique Canadien, à à Donan, Man., près de Winnipeg.

• • •

MM. Edgar et Hector Guilbault sont à ajouter une nouvelle bâtisse à la Guilbaut Model Works.

• • •

Mlle Donalda Guilbault est en promenade à Somerset, Man.

• • •

La pluie de la semaine dernière a fait un bien remarquable à la semence. Le grain à pluisieurs endroits est sorti de terre.

• • •

On doit sous peu faire des réparations importantes au couvent des RR. SS. Oblates ici. M. Alfred Hamel en a eu le contrat, et les travaux doivent commencer sous peu.

• • •

Il est question de fonder à Fannystelle une Société Saint-Jean-Baptiste. C'est un pas vers le progrès. Hâtez-vous afin que l'on puisse célébrer dignement la fête du patron des Canadiens français.

Yvonnic.

TRANSCONA

Le Rév. Père Duke, c. ss. r., curé de Saint-Alphonse, Kildonan, le Rév. M. Lee, curé de Saint-Edouard, le Rév. M. Barton, vicaire de Saint-Edouard, et le Rév. M. McNeil, vicaire de l'Immaculée Conception, sont venus dire un petit bonjour à notre curé. Il est à souhaiter qu'à leur prochaine visite, le Rév. Chauffeur leur évitera l'agréable plaisir d'un bain de... boue.

• • •

La dernière partie de cartes pour l'hiver 1914-15, a eu lieu vendredi chez Mme Victor Dumontet. Ces parties de cartes, dues à l'initiative de notre bon curé, ont eu un double avantage: d'abord, de réunir ensemble non pas seulement nos "vieux", mais également nos "jeunes gens"; ce qui est, d'après nous, très essentiel, surtout ici où il y a tant d'occasions de se mêler aux protestants. L'autre avantage qui, certes, n'est pas à dédaigner, c'est qu'eles sont faites au bénéfice de l'église. M. le Curé nous disait dimanche que, grâce à elles, il avait pu payer le chauffage de l'église et du presbytère sans faire de collection spéciale. Sous peu aura lieu la distribution de prix spéciaux à ceux des joueurs qui, pendant la saison, ont remporté le plus de prix ordinaires.

• • •

Notre choeur de chant continue à mériter des encouragements et bien des remerciements. Tout dernièrement, il nous a donné la belle mais difficile messe "La Bordelaise" qui a été exécutée avec un brio digne de chanteurs de profession. Les succès continus de notre choeur de chant sont dûs à deux causes: d'abord, au zèle vraiment admirable de notre curé, qui, chaque dimanche, lui donne un exercice de plain chant, et d'autre part, au bon esprit et à l'exactitude des chanteurs à assister régulièrement aux exercices. Nous formons des voeux pour que notre choeur de chant soit toujours à la hauteur de sa belle mission. Chanter les louanges de Dieu, n'est-ce pas en effet une des plus belles prières que ses enfants puissent Lui adresser?

• • •

Mme Gédéon Couture, de Fannystelle, était en visite chez son frère, le Rév. L. Bélanger, la semaine passée.

COMMENT LE KAISER FAILLIT ETRE PRIS

Si l'on en croit un article de la "Pittsburgh Dispatch", reproduit par le journal anglais le "Daily Express", le kaiser faillit récemment être pris par les Anglais.

De Bertincourt, où il séjourna vers la Noël, il devait se rendre un jour plus au Sud, vers Péronne. Il lui fallait, pour cela, prendre une route qui passe à 10 kilomètres à l'est de La Boisselle. Les Anglais furent prévenus de ce voyage:

A un endroit, raconte un officier qui prit part à l'expédition, la route longe un coteau gazonné. Si nous pouvions nous cacher derrière ce coteau, et si notre information était exacte, nous avions donc une bonne chance de capturer l'empereur. Nous décidâmes de tenter l'aventure.

Le major Blackwood, deux officiers et moi-même, accompagnés de 500 hommes, quittâmes La Boisselle à 5 heures du matin. Nous arrivâmes une heure plus tard à l'endroit convenu et nous détachâmes trois hommes qui devaient nous signaler l'arrivée du kaiser.

Une demi-heure plus tard, une troupe de uhlans s'avança sur la route. Mais, à ce moment, un de nos hommes s'aperçut qu'on faisait des signaux d'une petite maison, située sur le bord de la route et habitée par un paysan. Nous comprîmes ce que cela signifiait. Les cavaliers allemands avaient été prévenus de notre présence derrière le coteau. En effet, deux d'entre eux tournèrent bride au galop, tandis que leurs camarades continuaient à marcher de l'avant.

Nous avions encore une chance de capturer le kaiser à un point situé à trois kilomètres plus au Sud, à l'embranchement de la route de Cambrai. Nous n'avions qu'un quart d'heure pour couvrir ces trois kilomètres, et le terrain était très accidenté, mais nous résolûmes d'essayer.

Nous étions à environ 300 mètres du carrefour, quand, dans la lumière grise du matin, nous vîmes une automobile qui filait à toute vitesse sur la route de Bertincourt, et, à la jumelle, nous pûmes distinguer aisément le kaiser, qui y était assis en compagnie de trois officiers. La voiture disparut en un instant sur la route de l'Est. Nous l'avions juste manqué d'une minute.

Nous arrivâmes cependant assez à temps pour intercepter les deux voitures qui suivaient celle du kaiser, et nous fîmes prisonniers trois personnages de sa suite ainsi que deux domestiques. Nous nous emparâmes aussi d'une pile de bagages impériaux, y compris deux sacs de dépêches contenant d'importants documents.

A ce moment, l'artillerie allemande nous aperçut, et nous dûmes nous retirer sous une pluie d'obus qui ne nous coûta d'ailleurs que deux hommes.

Parmi les documents que nous avions trouvés, figurait une lettre du kronprinz demandant que von Tirpitz fût relevé du commandement de la flotte, en raison de son impopularité avec ses officiers, et parlant longuement de la faillite de la flotte allemande.

ENTERRE SEPT FOIS

"Vous me disiez, écrit le sergent Redoulès (ecclésiastique du diocèse de Rodez), de chanter le "Magnificat" pour mes blessures. Mais ce sera pour les blessures futures. C'est vraiment providentiel que je sois sorti de très mauvais pas. Voilà déjà sept fois que j'ai été enterré par les grosses marmites. Chaque fois on m'a déterré à temps, sans ça j'étais asphyxié. J'ai été blessé légèrement à la "barbe" une fois, mais ce n'était rien."

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 24

La veille du jour de sa visite chez M. Graham, M. Bruce, qui avait occasion de rencontrer Gertrude, n'avait pas manqué de lui dire combien il la trouvait supérieure à toutes les femmes du monde, à miss Belle et à miss Kitty entre autres. Il avait dans cette circonstance un ton de vérité tel que Gertrude comprit que ses paroles avaient le sérieux qui leur manquait autrefois. Elle n'en fut que plus alarmée, et, bien décidée à ne point encourager ses espérances, elle prit la résolution de l'éviter autant que possible.

On verra bientôt quelles difficultés se présentèrent dans l'exécution de ce projet.

Le lendemain de la réunion chez M. Graham, celui-ci, revenu de la ville vers le milieu de la journée, alla trouver les dames sous la galerie; et tendant le journal à Kitty, il la pria de vouloir bien lui lire les nouvelles.

—Que dois-je lire? dit celle-ci en prenant le journal d'un air contrarié.

—Lisez-moi ce qu'il y a de plus intéressant, s'il vous plait.

Kitty tourna le journal en tous sens, parcourut chaque feuille du haut en bas et finit par déclarer qu'elle n'y connaissait rien. Fort étonné de cette réponse, M. Graham prit cependant le soin de lui indiquer du doigt l'article dont il désirait la lecture. La jeune fille se mit à lire. Mais à peine elle avait prononcé quelques phrases que M. Graham l'arrêta en lui disant avec impatience de lire moins vite, qu'il ne pouvait pas saisir un mot. Alors la lectrice tomba dans l'excès contraire, et prononça, chaque syllabe d'une voix si monotone et si trainante, que son auditeur n'y pouvant plus tenir, lui ordonna de passer le journal à sa cousine. Kitty obéit en boudant; et Belle finit l'article commencé, non sans avoir reçu cependant deux ou trois avertissements de lire d'une manière plus intelligible.

Le premier Boston fini:

—Désirez-vous qu'on vous lise encore quelque chose, Monsieur? demanda Belle.

—Oui, j'ai besoin de savoir les nouvelles de mer. Voyez donc à la liste des bateaux à vapeur.

Plus heureuse ou plus habile que Kitty, Belle parvint à trouver l'article demandé et se mit à lire: Pour Canton, 30 avril, navire Anna Maria, Ray. D-c-g.

—Que veut dire cela? demanda-t-elle.

—En décharge. Continuez.

—P-r-t.—13, épela encore Belle en bâillant.

—Sotte, murmura M. Graham en arrachant le journal des mains de la jeune fille, vous ne savez donc pas lire les nouvelles de mer! Où est Gertrude? Gertrude Flint est la seule fille que j'aie jamais vue savoir quelque chose. Veuillez l'appeler, Kitty.

Kitty se leva, et tout en murmurant alla chercher Gertrude, à laquelle elle dit ce dont il s'agissait. Gertrude fut fort étonnée, car depuis qu'elle avait fâché M. Graham en s'obstinant à sortir de chez lui, celui-ci ne l'avait plus priée de lui rien lire. Elle obéit cependant sans observation, et prenant le siége que Belle avait laissé libre auprès de la porte, elle entama les nouvelles de mer, et sans faire aucune question, fut directement aux articles dont elle savait que la connaissance importait à M. Graham.

Le vieux négociant s'était renversé dans son fauteuil, et tenant son pied goutteux appuyé sur un coussin, il paraissait écouter Gertrude avec satisfaction. Bientôt Belle et Kitty quittèrent la galerie; après leur départ, M. Graham ne put s'empêcher de faire observer à Gertrude que cela lui rappelait le bon temps. Bientôt après il ferma les yeux et tomba profondément endormi.

Gertrude étant placée de telle sorte qu'elle ne pouvait sortir sans déranger le dormeur, déposa le journal sur une table et se disposait à tirer de sa poche quelque ouvrage d'aiguille, quand elle aperçut une ombre qui se dessinait près de la porte; elle leva les yeux et reconnut que c'était le personnage qu'elle avait pris la veille la résolution d'éviter.

M. Bruce se tenait devant elle avec son air habituel de contentement et de satisfaction de lui-même. Il tenait à la main un bouquet de roses, sur lequel il appela l'attention de Gertrude.

—Très-belles, se contenta de dire celle-ci après un regard donné aux superbes roses mousses qui composaient le bouquet.

Gertrude ayant prononcé ces paroles, fit mine de sortir en disant au jeune homme qu'elle allait envoyer avertir ces dames de sa présence.

—N'en faites rien, je vous en prie, dit M. Bruce en se plaçant devant elle, ce serait trop cruel. Je n'ai pas le moindre désir de voir ces dames.

Gertrude se voyant la retraite coupée, reprit son siége et tira son ouvrage de sa poche, non pas cependant sans que son visage exprimât sa contrariété.

M. Bruce paraissait décidé à user de ses avantages.

—Miss Gertrude, dit-il, serez-vous assez aimable pour mettre aujourd'hui ces fleurs dans vos cheveux?

—Je ne porte pas de fleurs, répondit Gertrude sans lever les yeux de dessus sa broderie.

Attribuant sans doute son refus au deuil que Gertrude n'avait pas quitté depuis la mort le madame Sullivan, M. Bruce tria les roses blanches et les lui présenta en lui faisant observer que la couleur de ces fleurs était permise avec le deuil, et qu'elles auraient d'ailleurs l'avantage de faire ressortir le noir d'ébène de sa soyeuse chevelure.

—Je vous suis infiniment obligée, dit Gertrude, j'avoue que je n'ai jamais vu de plus belles fleurs, mais je vous répète que je n'en porte jamais dans mes cheveux.

—Ainsi, vous refusez d'accepter mes roses?

—Non; et je les prendrai même avec plaisir si vous me permettez d'aller chercher un verre d'eau et de les placer dans le salon, où tout le monde pourra en jouir.

—Je n'ai pas cueilli mes plus belles fleurs, et n'ai pas pris la peine de les apporter ici pour la satisfaction de toute la famille Graham, reprit Ben d'un ton piqué.

Il allait en dire davantage, mais Gertrude l'interrompit en le priant de la laisser passer pour aller au-devant d'une amie qui s'avançait.

La porte de la cour venait en effet de s'ouvrir, livrant passage à notre ancienne connaissance miss Patty Pace.

La bonne dame parut enchantée de voir Gertrude, car, sitôt qu'elle l'eut reconnue, elle lui fit force salutations avec son éventail, s'approcha d'elle aussi rapidement que ses jambes le lui permettaient, serra les mains de la jeune fille avec affection, et prenant ensuite son bras, se dirigea avec elle vers l'intérieur de la maison.

M. Bruce, un peu désappointé de se trouver seul, quitta bientôt la galerie, et se rendit au jardin.

Habitué de tout temps à considérer la fortune et les honneurs comme le souverain bien de ce monde, Ben Bruce n'aurait jamais pu penser que Gertrude ne fût pas très heureuse d'accepter sa main s'il se décidait jamais à la lui offrir. C'était en vain que la jeune fille avait essayé de repousser ses assiduités par sa réserve et même sa froideur, la bonne opinion qu'il avait de lui-même ne lui permettait de regarder tout cela que comme un manége, et il ne lui paraissait pas supposable qu'une orpheline ne possédant rien au monde pût dédaigner une occasion aussi inespérée de s'établir avantageusement. Il s'était vu le but des visées de tant de mères de famille, et de tant de jeunes et riches héritières, qu'il avait fini par se croire assez beau et assez riche pour avoir le droit de choisir entre toutes le femmes. Aussi, qui lui aurait dit que Gertrude ne tenait ni à son argent ni à sa personne l'eût infailliblement fait sourire de pitié.

Bien persuadé que Gertrude ne pouvait lui résister, mais qu'il fallait une occasion pour la déterminer à se prononcer, il avait résolu de la faire naître, et c'est avec le dessein d'exciter sa jalousie en faisant la cour à Kitty, qu'il s'était rendu dans le jardin.

Sans doute M. Bruce ne calculait point dans cette corconstance la portée de ses actions. Elles devaient avoir des suites funestes, car la pauvre Kitty l'aimait déjà véritablement. C'était un coeur jeune, généreux et crédule, trop crédule même, puisque cette bonne foi la livrait sans défense aux artifices du dandy.

XXVIII.—La véritable politesse.

Une demi-heure avant le dîner, madame Graham et ses nièces, M. Bruce, Fanny sa soeur et le lieutenant Osborne se trouvaient réunis dans le salon. Leur curiosité était vivement excitée par la gaieté qui se manifestait dans la chambre d'Emily, placée directement au-dessus. Ce n'était pas une gaieté bruyante, mais de frais rires de la part de Gertrude et d'Emily, auxquels se mêlait de temps à autre une voix étrangère et d'un timbre fort singulier.

Kitty, qui était allée deux ou trois fois écouter à la porte pour découvrir le sujet de leur joie, revint enfin en annonçant que Gertrude descendait les escaliers avec la reine des sorcières.

BRILLANTE CHARGE DE FANTASSINS

Comment les troupes françaises avancèrent d'un kilomètre près du Mesnilles-Hurlus

Paris, 20.—Le ministère de la guerre publie le rapport suivant d'une charge faite par un régiment d'infanterie contre un réseau de tranchées très solidement fortifiées en Champagne. Le résultat a été le gain d'un millier de mètres au Bois Jaune Brûlé, près de Mesnil-les-Hurlus. L'attaque française avait été préparée par les sapeurs qui avaient réussi à creuser un boyau jusque dans la tranchée ennemie dont les occupants furent anéantis avec des grenades à main. Les trois hommes qui survivaient, furent faits prisonniers.

"Les Allemands, surpris, furent incapables de défendre leur front, dit le témoin oculaire, et l'avant-garde française fut installée dans la tranchée ennemie de première ligne. Une attaque générale suivit immédiatement. Ce fut surtout un combat à l'arme blanche; peu de coups de fusil furent tirés.

"Les Allemands purent à peine utiliser leurs grenades à main et furent obligés de battre précipitamment en retraite.

"Continuant son avance, l'infanterie française captura une forte redoute dans le centre du bois. Ils poussèrent alors sur la droite pour élargir le front capturé.

"Le 3e régiment de la garde prussienne offrit une résistance opiniâtre essayant de tromper les Français en envoyant en avant des troupes revêtues de burnous enlevés à des cadavres de tirailleurs marocains. Cette ruse fut presque immédiatement découverte. Nos mitrailleuses qui avaient été mises en position, fauchèrent les uns après les autres les rangs des soldats prussiens jusqu'à ce que le terrain fut jonché de cadavres. Plus d'un tiers des soldats de ce régiment de la garde furent tués. Les pertes des Français se montèrent à 300 tués, dont plusieurs officiers."

LE SOUS-MARIN "E-15"

Il a été détruit par des vedettes anglaises

Londres, 22. — L'amirauté anglaise a annoncé officiellement aujourd'hui que le sous-marin anglais "E-15" a été détruit dans les Dardanelles par des vedettes anglaises.

Le texte du rapport de l'amirauté est ainsi conçu:

"Le sous-marin "E-15" qui s'était échoué samedi dernier à la pointe du Kephez, semble avoir été sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi, dans une condition qui aurait permis aux Turcs de l'utiliser.

"De grands efforts ont été faits par les Turcs pour s'en emparer. Nos cuirassés ont essayé sans succès de le détruire par un tir à longue portée.

"Pendant la nuit du 18 avril, deux vedettes, celle du "Triumph", sous les ordres du lieutenant Robinson, qui commandait l'expédition, assisté du lieutenant Brooke Webb et de l'aspirant de marine Woolley et celle du "Majestic", sous les ordres du lieutenant Godwin, toutes deux manoeuvrées par des volontaires, ont attaqué le sous-marin.

"Les vedettes ont eu à essuyer plus de 200 coups de canon, tirés du fort No. 8, situé à quelques centaines de mètres, et le feu d'un nombre de petits canons, tirant à faible distance. Malgré cela le sous-marin fut torpillé et rendu inutilisable.

"La vedette du "Majestic", touchée par un obus coula, mais l'équipage fut sauvé par l'autre vedette et seul un homme fut atteint mortellement.

"Le vice-amiral de Robeck, parle en termes les plus élogieux de tous ceux qui ont pris part à cette dangereuse entreprise.

"Le lieutenant Eric Robinson, a été promu au grade de commandant par l'amirauté et les services individuels rendus par les officiers et les matelots font l'objet d'un rapport spécial."

L'ITALIE ET L'AUTRICHE

D'importantes forces autrichiennes sont massées sur la frontière italienne

Rome, 24.—Le "Messagero" dit que M. de Giers, nouvel ambassadeur de Russie en Italie, retarde son arrivée à Rome en raison de son désir de conclure avant de quitter Pétrograd, une parfaite entente entre les gouvernements russe et italien, non seulement en ce qui concerne l'intervention de l'Italie dans la guerre, mais aussi au sujet de la situation de l'Italie au moment de la conclusion de la paix.

Le "Messagero" ajoute qu'un accord presque parfait continue à régner entre l'Italie et la Roumanie, et, qu'en conséquence, la neutralité de l'Italie tire à sa fin, quoique personne ne puisse dire à quel moment elle prendra part au conflit.

Le journal ajoute:

"Nous serions aveugles si nous espérions encore un résultat satisfaisant des "Conversations de Vienne". Ce jeu dilatoire, proposé par le prince de Bulow, a été accepté par l'Autriche et par l'Italie parce que, pour différentes raisons, ces deux nations trouvaient convenable de retarder le jour de l'échéance."

Des renseignements, venant d'Autriche, signalent la concentration d'importantes forces autrichiennes, le long de la frontière austro-italienne, destinées à faire face à une invasion possible des Italiens.

On dit que Monfaleone, Rouchi et Sagrado regorgent de troupes, et que toute la vallée de l'Isonzo est couverte d'ouvrages de campagne derrière lesquels des batteries sont déjà en position.

Berlin, 24.—L'Autriche a fait des excuses à l'Italie au sujet de l'incident de frontière qui s'est récemment produit entre des gardes italiens et des douaniers autrichiens. Un certain nombre de ces derniers ont pénétré en territoire italien en surveillant la frontière. Quoique l'incident fut regardé comme de peu d'importance, le gouvernement autrichien, dès qu'il en eut connaissance, présenta des excuses à l'Italie et punit les fonctionnaires coupables.

LE "KRONPRINZ WILHELM"

Il est gardé par quarante artilleurs du fort Monroe

Newport News, 22.—Quarante artilleurs et une mitrailleuse du fort Monroe ont été postés à l'embarcadère du chantier où se trouve amarré le "Kronprinz-Wilhelm" pour le garder.

Des bruits courent qu'on a découvert un complot pour faire sauter le navire allemand.

Un remorqueur de la marine fait des patrouilles sur la rivière près du croiseur.

Le capitaine Thierfelder a déclaré qu'il était plus que jamais déterminé à repartir.

Il a reçu cet après-midi une volumineuse enveloppe qui venait probablement de l'ambassade d'Allemagne à Washington. C'est après avoir lu cette correspondance qu'il a déclaré avec emphase que son navire reprendrait la mer.

PEINTS PAR EUX-MEMES

Leur rêve

Voici ce qu'écrivait un de leurs maîtres dans une volume intitulé "Grossdeutschland und Mitteleurop- um das Jahr 1950" édité récemment par Thorman, à Berlin (p. 48):

"Dans un espace d'années qui sera court nous devons voir ceci: le drapeau germanique abritera 86 millions d'Allemands, et ceux-ci gouverneront un territoire peuplé de 130 millions d'Européens. Sur ce vaste territoire, seuls les Allemands exerceront des droits politiques; seuls ils serviront dans la marine et dans l'armée, seuls ils pourront acquérir la terre. Ils seront alors, comme au moyen âge, un peuple de maîtres, condescendant simplement à ce que les travaux inférieurs soient exécutés par les peuples soumis à leur domination."

Voilà qui doit nous exciter à tendre aux Allemands une "main fraternelle", comme le veulent les congressistes unifiés de Londres. Que ceux qui consentent à être soumis à l'ignoble régime que leur promettent les "Boches" lèvent la main!

Tout anéantir

Le "Tag", journal de Berlin, a publié un article de M. Erzberger, député au Reichstag, où on peut lire ce qui suit:

"La guerre doit être un instrument dur et rude.

Elle doit être aussi impitoyable que possible.

C'est là d'ailleurs un principe de "plus grande humanité".

Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser "saigner" un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix...

Qu'on fasse donc marcher à fond les sous-marins allemands!

Que, nuit et jour, ces monstres qui sont maîtres sous les eaux inquiètent le commerce et la navigation britanniques!

Lorsque l'Allemagne aura décrété le blocus effectif de l'Angleterre, tout navire marchand anglais devra être impitoyablement coulé.

Puisque nous sommes maîtres sous les mers—sinon sur les mers—affirmons hautement cette supériorité. Et que nos dirigeables et que nos aéroplanes agissent de concert avec nos sous-marins pour frapper, sans répit, notre perfide ennemi!

L'Angleterre nous a pris environ 400 navires marchands.

Notre réponse doit être: pour chacun de ces navires volés, une ville ou un village anglais seront détruits.

Semons, à l'aide de nos dirigeables, la terreur et la mort parmi les populations britanniques.

Tous les moyens doivent nous être bons, et si même nous possédions le moyen de déverser une pluie de feu sur le sol anglais, pourquoi ne nous en servirions-nous pas?

Mieux vaut que l'Angleterre et ses dignes alliés nous appellent "les Barbares", tout vaut mieux que la compassion que nos ennemis pourraient éprouver pour nous, au cas où nous serions vaincus!"

Jamais peut-être aucun Allemand, dans une crise de férocité ou de démence, n'avait écrit quelque chose de plus abominable que l'article de cet ancien instituteur allemand.

LE ROI ALBERT DANS LES TRANCHEES

La scène se passe près de Nieuport, au seuil d'une des tranchées. Le soir tombant, un officier général s'avance vers le poste. La sentinelle s'élance, le fusil menaçant:

—Qui va là?

—Le roi.

—Le mot de passe? riposte la sentinelle sans se laisser impressionner.

Et ce n'est que quand le roi a donné le mot qu'il peut s'avancer vers l'amas de planches qui obstrue l'entrée de la tranchée. Il veut s'y frayer un chemin, mais, de l'intérieur, une voix énergique élève une protestation indignée:

—Pas par là! mille tonnerres! De l'autre côté!

C'est qu'on ne veut pas de courants d'air dans les tranchées.

Le roi s'incline et se dirige vers l'autre "entrée". Il lui faut courber en deux sa haute taille pour pénétrer à l'intérieur, où son apparition provoque un léger émoi.

—Je viens voir si vos hommes n'ont pas froid, dit le roi au commandant.

Et le souverain fait le tour de la "chambrée", palpant les couvertures pour voir si elles sont assez chaudes, interrogeant les hommes, demandant à chacun s'il est content, s'il ne souffre pas du froid, de l'humilité, s'il a des nouvelles de ses parents, s'il ne désire rien...

Ce n'est qu'après avoir passé une heure avec ses soldats que le roi se retira...

Cela se passait à quelques mètres des tranchées allemandes, sous le fracas des obus et des marmites.

Etonnez-vous après cela que le roi Albert soit populaire dans son armée et que cette armée continue à remporter chaque jour de nouveaux succès sur l'armée allemande qui s'acharne sur elle.

LE COLONEL ET LE CUISINIER

Un soldat écrit à son père cette lettre que publie le Journal du Centre.

Il faut que je te raconte une scène à laquelle je viens d'assister il y a une demi-heure. Nos cabanes étant souterraines et recouvertes avec des branches et de la terre, on arrive auprès sans les voir, et c'est la cause de la scène qui vient de se passer aux cuisines de ma compagnie. Voilà:

Le colonel qui commande notre secteur faisait sa tournée avec son capitaine d'ordonnance quand il arrive aux cuisines sans savoir, monte sur le toit de l'une d'elles; il sentait que ça fléchissait et en faisait la réflexion au capitaine, mais une voix bourrue sort de dessous terre et crie:

—Quel est donc l'espèce de... qui f... de la terre dans ma soupe?

Le colonel se tourne vers le capitaine et dit:

—Je crois bien qu'il m'eng...

Et comme il ne se retirait pas aussi vite qu'il fallait, l'autre reprend de dedans sa cabane:

—Sans blague, tu ne vas pas f... le camp de là-dessus, bougre de pocheté.

Le colonel et le capitaine se tordaient de rire.

Le colonel à son tour riposte:

—Sors donc et fais voir ta tête, le poilu.

Le cuisinier, pas content, sort en effet pour lui dire son mal de coeur, mais, tableau!!! Quand il voit le colonel, il se met au garde à vous tant bien que mal, sa cuiller en bois à la main, et s'excuse.

Le colonel lui dit qu'il n'avait pas à s'excuser et que lorsqu'il passerait devant sa cabine il rentre chercher un paquet de tabac. Je te prie de croire que ceux qui étaient présents, moi compris, nous avons pris une fameuse bosse de rire, surtout que le cuisinier est un numéro, un Berrichon pur sang de Bourges, avec l'accent local; nous avons bien ri de la tête qu'il a faite en sortant de sa cahute.

Tu m'excuseras des expressions un peu crues, mais je te raconte le fait tel quel, et tu sais que la guerre n'est pas une école de bienséance ni de beau parler.

BIBLIOGRAPHIE

Librairie Notre-Dame, rue Notre-Dame-Ouest, Montréal

Librairie Garneau, rue Buade, Québec

Le Mois des Fruits, par un Religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, 1 volume in-16 de 356 pages. Prix: 1 fr. 25.

La nouvelle édition de ce petit livre est honorée d'une lettre du T. R. P. Monsabré. L'ouvrage est un hommage à Notre-Dame du Rosaire, à qui le mois d'octobre est spécialement consacré. L'auteur suit les quinze mystères et en fait l'objet de trente lectures ou méditations, pleines de doctrines, d'affections pieuses, de résolutions pratiques. Ce sont les fruits que l'âme recueille et qui sont comme la suite du mois des fleurs, où la nature et les chrétiens honorent la très sainte Vierge.

Cet ouvrage fait pendant au mois de Marie. On y trouve des pages délicieuses, qui éclairent l'esprit, excitent la piété et portent à la sanctification de tous les actes de la vie.—Revue Mariale.

Sommes-nous reconnaissants à Marie? et faisons-nous le nécessaire pour la bien honorer?

* * *

Une dévotion sincère à la très sainte Vierge et aux saints est le commencement de la sainteté.

Au même instant Gertrude ouvrit la porte que Kitty avait fermée derrière elle, et introduisit dans le salon miss Patty Pace, qui s'avança d'un pas mesuré vers mistress Graham, devant laquelle elle s'inclina en faisant une grande révérence.

—Comment vous portez-vous, Madame? dit mistress Graham, croyant presque que Gertrude s'amusait à ses dépens.

—Je présume que j'ai l'honneur de m'adresser à madame Graham, dit miss Patty.

Madame Graham ayant répondu affirmativement:

—Quel ton et quelles manières! dit miss Patty à Gertrude à demi-voix, et en scandant tous ses mots avec l'emphase qui lui était particulière. Puis, se tournant du côté de Belle, qui s'était retirée presque dans l'embrasure de la fenêtre, elle s'approcha, lui prit les deux mains s'écria d'un air admiration:

—Ah! miss Isabelle, quelle joie j'ai de vous revoir! Vous voici belle et brillante comme l'aurore. Combien votre beauté s'est accrue depuis que je n'avais eu l'honneur de vous voir!

Belle avait reconnu miss Pace au moment même de son entrée dans le salon; mais ayant honte d'avouer une connaissance aussi excentrique, elle avait feint l'ignorance; tandis que Kitty, au contraire, s'avançait au-devant de la vieille dame en lui demandant d'où elle venait.

—Miss Catherine! s'écria miss Pace au comble de l'étonnement. vous m'avez reconnue! Comme c'est aimable à vous de n'avoir pas oublié votre vieille amie!

—Certainement, je vous ai reconnue tout de suite. On ne vous oublie pas facilement, je vous assure. Belle, ne vous rappelez-vous pas miss Pace? Elle venait cependant bien souvent chez vous, et c'est même là que je l'ai vue.

—Ah! est-ce elle? dit Belle cherchant encore à renier la vieille femme, qu'elle avait vue très-souvent dans la maison paternelle, où elle était tenue en grande estime.

—Je crains bien, dit miss Patty à demi-voix en s'adressant à Kitty, que votre cousine ne soit un peu fière. Puis, apercevant les jeunes gens placés derrière elle, elle ajouta:

—Ah! voici des épouseurs! Sont-ils ici pour vous ou pour elle, miss Catherine?

—Oh! ils sont à moi tous deux, miss Patty! répondit la jeune fille en riant et voyant que ce dialogue amusait beaucoup les jeunes gens.

Miss Patty s'apercevant de l'absence de M. Graham, demanda de ses nouvelles à sa femme.

Mistress Graham, un peu confuse, répondit que son mari allait bientôt venir, et invita miss Pace à s'asseoir.

—Non, Madame, je vous suis obligée, reprit miss Pace: comme je suis assez curieuse de mon naturel, je vous demanderai la permission de visiter votre appartement. Je vois avec plaisir que l'ameublement a été entièrement renouvelé.

Elle se mit alors à passer en revue les différents tableaux appendus à la muraille; mais bientôt elle interrompit son inspection pour demander à Gertrude, de manière à être entendue de tout le monde, ce qu'on avait fait de la première femme. Gertrude paraissant surprise de cette question miss Pace crut devoir ajouter pour expliquer sa pensée:

—Je veux parler du portrait; car quant à l'original, je connais depuis longtemps son sort. Pouvez-vous me dire ce qu'est devenu ce portrait, car, si mes souvenirs sont exacts, il occupait cette place?

Gertrude répondit à voix basse à cette indiscrète question, et sur cette réponse, miss Pace murmura, comme se parlant à elle-même: Au grenier! au grenier! Au surplus, c'est le cours naturel des choses, les nouveaux venus font toujours oublier les anciens.

Après cette réflexion, elle prit le bras de Gertrude et fit avec elle le tour de l'appartement. Son inspection terminée, elle revint se placer devant le groupe formé par les jeunes gens, dit quelques mots d'amitié à M. Bruce, et demanda à être présentée au lieutenant Osborne, qu'elle désigna sous le nom de membre du département de la guerre. Kitty se fit un malin plaisir de faire cette présentation avec le plus grand cérémonial. Par la même occasion, elle présenta le lieutenant à Gertrude, formalité usuelle que madame Graham n'avait pas cru nécessaire de remplir vis-à-vis l'amie d'Emily. Ces préliminaires terminés, miss Patty accepta le fauteuil qu'on lui offrait, et entra en conversation avec les hôtes du salon pendant que Gertrude retournait vers son amie.

Au dîner, Gertrude sa plaça près de la fille de M. Graham, à laquelle elle rendit les soins nécessités par son infirmité. De l'autre côté de Gertrude se trouvait miss Patty. De la sorte, la jeune fille, qui avait assez à faire de s'occuper de ses deux voisines, ne prenait attention à rien autre chose, au grand dépit de M. Bruce, qui aurait donné beaucoup pour qu'elle s'aperçut de la cour qu'il faisait à miss Kitty, dans la chevelure de laquelle on pouvait voir les roses mousseuses dédaignées par Gertrude.

De son côté, Belle se trouvait fort heureuse des hommages que lui rendait le jeune officier Personne ne songeait à troubler la joie des deux cousines; et, s'il arrivait parfois des moments de distraction, ils étaient causés par les remarques singulières de miss Pace, qui excitaient d'ordinaire un rire général.

M. Graham traitait miss Patty avec beaucoup de déférence. Sa femme imitait son exemple et prenait plaisir à la conversation de l'originale vieille, qui, connaissant à peu près tout le monde, faisait sur le compte de chacun les commentaires les plus amusants. Après l'avoir fait longtemps causer de la sorte, M. Graham parvint à l'amener à parler d'elle-même et de son genre de vie; à ce moment Fanny Bruce, qui se trouvait placée près d'elle, lui demanda étourdiment pourquoi elle ne s'était pas mariée.

—Ah! ma jeune miss, répondit miss Pace, chacun son tour; le mien n'est point arrivé, mais je puis encore trouver un mari.

La conversation paraissant prendre un tour trop sérieux pour les folles envies de rire qui tourmentaient Kitty et Fanny, madame Graham crut devoir donner à la société le signal de quitter la table.

Les hommes suivirent les dames, et tout le monde fut prendre le frais sous la galerie. Gertrude elle-même se vit forcée de céder aux sollicitations de miss Patty et de Fanny, et de se joindre aux autres convives. Il n'y eut que madame Graham qui se retira dans son appartement pour faire sa sieste habituelle.

Miss Patty avait excité chez tout le monde un tel intérêt de curiosité, que les conversations particulières étaient suspendues et que chacun l'écoutait parler. Belle, avec le superbe dédain qui la caractérisait, essaya, mais en vain, d'attirer sur un autre point l'attention du lieutenant Osborne; et elle y réussit d'autant moins, que Kitty, qui prenait plaisir à faire jaser la vieille demoiselle, lui fournissait à chaque instant un nouveau texte de conversation.

On ne tarda pas à aborder question des modes. C'était, on le sait, le sujet favori de miss Patty, qui, après avoir discouru pendant quelque temps sur l'importance du bon goût dans la toilette, se leva tout-à-coup de son siège et se dirigeant vers Belle, qui affectait de ne lui rien dire, pria la jeune fille de vouloir bien se lever et marcher devant elle, afin qu'elle pût bien se graver dans l'esprit un spécimen vivant de la mode et de l'élégance; cela pourrait servir, disait-elle, à l'instruction des jeunes personnes auxquelles elle en ferait le récit.

Outrée de cette proposition, Belle refusa tout net de se prêter à cette fantaisie, et retira brusquement sa main, dont miss Patty s'était emparée.

—Allons donc, ma chère, lui dit Kitty à l'oreille, marchez un peu devant miss Pace, ne soyez pas si revêche, il ne faut pas être si fière.

—Que n'étalez-vous vous-même vos grâces et vos modes devant cette vieille folle, pour l'instruction de ses jeunes amies? reprit aigrement Belle.

—Ce n'est pas moi qu'on en a priée, reprit Kitty, et soyez sûre que si telle était sa fantaisie, je m'y prêterais avec le plus grand plaisir. Miss Patty, ajouta-t-elle en se plaçant devant celle-ci, si vous voulez m'examiner, je m'en vais marcher devant vous, et je serais bien flattée, je vous jure, si vous me trouviez digne de servir de modèle aux jeunes générations.

Ce jour-là, par extraordinaire, la toilette de Kitty était irréprochable. Miss Patty fit cependant quelques critiques sur la mode, principalement sur l'inutilité des queues de robe traînantes; mais, somme toute, elle se montra satisfaite du résultat de son examen et fut prendre son siège, enchantée de ce qu'elle avait vu.

Au moment où elle allait s'asseoir, Fanny Bruce, sur un signe l'Isabelle, recula brusquement la chaise de la vieille dame, qui serait infailliblement tombée si Gertrude, qui avait deviné l'intention de Fanny, n'était accourue auprès de miss Pace et ne l'avait reçue dans ses bras.

Fanny, toute honteuse de son action, se recula de quelques pas, pour éviter les regards de reproches que lui adressait Gertrude: mais elle opéra sa retraite si malheureusement, qu'elle marcha sur le pied goutteux de M. Graham, auquel la douleur arracha une exclamation.

—Fanny, dit M. Bruce, qui s'était aperçu de ce dernier accident, vous devriez bien apprendre la politesse.

—Et de quel maître, s'il vous plaît, reprit vivement Fanny, de vous?

Ben, irrité de cette réponse, allait sans doute répliquer à son tour, quand miss Patty, qui avait retrouvé son aplomb et son siège, crut devoir prendre la parole:

(A suivre).

PRISE DU FORTIN DU BOIS D'AILLY

Terrible description des résultats du tir de l'artillerie française sur une formidable position allemande près de Saint-Mihiel.—De nombreux soldats sont atteints de dérangement cérébral

Terrible description des résultats du tir de l'artillerie française sur une formidable position allemande près de Saint-Mihiel. — De nombreux soldats sont atteints de dérangement cérébral — Vingt mille obus sont concentrés en 90 minutes sur le même point

Paris, 25. — Le ministère de la guerre a publié aujourd'hui le rapport suivant du témoin oculaire officiel, au sujet des opérations près de Saint-Mihiel:

"Tout le bois d'Ailly qui formait pour les Allemands un fort point de soutien, parfaitement retranché, est à présent entre les mains des Français. Ce sont des troupes originaires du centre de la France qui, après plusieurs jours de préparation systématique par un bombardement opéré par des 75 millimètres et par des canons de gros calibre, et par des torpilles aériennes, ont opéré ce brillant fait d'armes.

"A certains points, les Allemands avaient construit, en avant, des fossés de 12 mètres de large, des chevaux de frise (madriers hérissés de pointes) s'élevant à près de deux mètres au-dessus du sol, tout entourés de réseaux de fil de fer barbelé, si complexes, qu'aucun outil ne pouvait en venir à bout.

"Un feu d'artillerie concentré ouvrit de larges brèches dans ces défenses: les parapets furent rasés pendant que des membres de corps humain sautaient en l'air jusqu'au-dessus des nuages de fumée. Le sol était jonché d'arbres abattus et de branchages.

"Après 5 heures d'une canonnade intense, cinq mines, placées sous le parapet adjacent au principal fortin de la position, firent explosion, anéantissant les troupes qui l'occupaient et jetant la panique dans les tranchées allemandes.

"Alors, précédés par un détachement porteur de grenades, nos soldats, sur trois rangs successifs chargèrent à la baïonnette. Des soldats du génie, porteurs de légers pont qu'ils avaient fabriqués à l'avance et destinés à faciliter le passage au-dessus de l'enchevêtrement des tranchées, suivaient la charge. Ordre avait été donné de ne s'arrêter dans aucune tranchée, mais de passer pardessus et de prendre l'ennemi par derrière.

"Ainsi nos soldats chassèrent les Allemands de trois lignes de tranchées successives. Ceux qui avaient cherché refuge dans les abris souterrains périrent par suffocation, tous les ouvrages s'étant éroulés.

"Le 5 avril, vers 3 heures, l'ennemi tenta une contre-attaque appuyée d'une violente canonnade qui fut neutralisée par nos batteries. Le lendemain nous reprîmes l'attaque; elle ne tarda pas à dégénérer dans les étroits boyaux en un furieux corps à corps, où grenades et baïonnettes jouèrent le rôle principal. L'ennemi opposait une telle résistance que l'ordre fut donné d'évacuer une partie du terrain gagné. Ce terrain fut alors bombardé jusqu'à ce que l'ennemi fut forcé de l'évacuer. Nous étions alors en possession des trois lignes principales de tranchées du bois d'Ailly.

"Les pertes de l'ennemi furent importantes. Nous avons compté deux cents morts dans la soirée du 5 et, le 6 au soir, nous avons trouvé les cadavres allemands entassés sur trois rangs d'épaisseur.

"Le 7 et le 8, nous avons repoussé huit contre-attaques, l'ennemi réussissant à prendre pied dans une tranchée, mais étant incapable de s'y maintenir. Du bois d'Ailly, il ne restait que des troncs hachés et pas un pouce de terrain qui n'ait été retourné par les obus. Dans cet étrange chaos, pierres et cadavres, bois et débris humains étaient mélangés.

"Le 8 avril, à 5 h. 30, l'ennemi commença un bombardement d'une intensité extrême. En 90 minutes, sur ce coin du bois et sur un front de 350 à 400 mètres de profondeur, l'ennemi lança 20,000 obus. Les canons de tout calibre, depuis le 77 millimètres jusqu'au 210 millimètres, y prirent part. La colline entière disparaissait dans un nuage de fumée. Toutes les communications furent coupées pendant ce bombardement et quand le feu cessa, nombre de nos hommes étaient sous le coup d'un dérangement cérébral. Ils dûrent être transportés à l'arrière et il leur fallut plusieurs jours pour se rétablir.

"De nouveau le 10 et le 13 avril nos attaques se renouvelèrent, et eurent pour résultat de nous mettre en possession du reste de la position du bois d'Ailly. Au cours de ces engagements, 6 compagnies allemandes, en plus de la garnison du fortin, ont été anéanties."

LES OPERATIONS DE L'ARMEE ANGLAISE

La capture de la côte dans la région d'Ypres

Londres, 21. — Le bureau officiel de la presse a publié aujourd'hui le rapport bi-hebdomadaire suivant, envoyé par l'état-major en date du 19 avril:

"L'amélioration des conditions climatériques a amené une reprise d'activité dans le service aérien des deux adversaires. Nos aviateurs ont pris l'avantage sur ceux de l'ennemi. Dans la région d'Ypres, quatre avions hostiles ont été descendus au cours des trois derniers jours, deux par nous et les deux autres par les Français. Hier un de nos aviateurs a chassé trois avions ennemis et a ensuite accompli la reconnaissance dont il avait été chargé.

"Le 15 avril, de grand matin, l'ennemi a bombardé nos tranchées près de Saint-Eloi et fait exploser une mine qui démolit une partie de nos parapets. Aucune attaque d'infanterie ne se produisit et les dégâts furent rapidement réparés.

"Le 16 avril, l'ennemi fit exploser trois mines dans la région de La Bassée, sans obtenir de résultats appréciables.

"Dans la soirée du 17 avril, nous fîmes exploser une mine audessous de la côte 60, le long de la voie ferrée d'Ypres à Comines, à l'ouest de Zwartlene. Notre attaque, qui suivit immédiatement l'explosion, nous mit en posession de la colline. L'explosion causa de grosses pertes à l'ennemi et nous fîmes prisonniers 15 hommes et un officier. En dépit d'une violente canonnade, qui nous causa des pertes sérieuses, les tranchées capturées furent mises en état de défense pendant la nuit.

"L'ennemi recommença le bombardement de la colline dès le lendemain matin à 6 heures 30 lança une vigoureuse contre-attaque. Les Allemands parvinrent jusque auprès de nos tranchées et il s'en suivit un combat corps-à-corps. Nos fantassins combattirent vaillamment, et, bien soutenues par l'artillerie, repoussèrent victorieusement l'ennemi. Nos pertes furent lourdes, mais les Allemands en subirent de plus considérables encore, nos mitraileuses les prenant à découvert.

"Pendant toute la journée du 17, l'enemi répéta ses contre-attaques, faisant des efforts désespérés pour recapturer la position qu'il avait perdue, et qui a une grande importance. A un moment, les Allemands parvinrent à prendre pied sur la pente méridionale de la colline, mais ils en furent rapidement chassés de nouveau. A la tombée de la nuit, la colline était entre nos mains et le terrain gagné était organisé et consolidé.

"Ce matin les attaques de l'ennemi cessèrent, mais il continua à bombarder la colline.

"Dans la dernière partie du combat nous avons capturé 2 officiers et 30 hommes, ce qui porte le total de nos prisonniers dans cette affaire à 3 officiers et 45 hommes.

"La déclaration, faite par l'état-major général allemand dans un de ses récents communiqués, concernant l'emploi de gaz asphyxiant dans la région d'Ypres est fausse. Elle n'avait sans doute d'autre but que de justifier l'emploi de ces gaz par les Allemands eux-mêmes, et ils ne s'en sont pas privés pendant l'affaire de la côte 60. L'Allemagne a pourtant signé la clause de la convention de la Haye qui élimine l'usage de gaz asphyiants."

RETOUR DU DEPUTE PASQUAL

Fait prisonnier à Maubeuge, les Allemands le renvoient en France chargé d'une mission

Paris, 22. — M. Pasqual, député du Nord qui était attaché à l'état-major du général Fournier, gouverneur de Maubeuge, avec le grade de capitaine, et fut, fait prisonnier le 7 septembre à la capitulation de cette place forte, vient de rentrer à Paris. Le gouvernement alemand l'a chargé de négocier avec le gouvernement français l'échange des médecins-majors et des civils français et belges prisoniers, ainsi que la suspension réciproque, jusqu'à la fin des hostilités, des sentences prononcées par les conseils de guerre contre des prisonniers de guerre.

"Le 8 septembre, dit M. Pasqual, on nous fit monter pêle-mêle dans des wagons à bestiaux, et plus tard on nous transféra dans des wagons de 3e classe. Il fallut dix heures à notre train pour parcourir les dix premiers kilomètres, et quatre jours pour atteindre Torgau, en Saxe, où l'on nous enferma dans la forteresse construite par Napoléon.

"Dans les gares où nous nous arrêtions, les infirmières de la Croix rouge allemande refusaient de nous donner même un verre d'eau. Les instituteurs y amenaient leurs élèves pour qu'ils puissent voir la foule nous insulter.

"Quand nous arrivâmes à Torgau, on nous prit notre argent et on nous remit à la place des billets allemands. Avant de nous les remettre on retint une somme de 1,000 marcs au profit de la Croix rouge allemande. Puis on nous contraignit à acheter 150 marcs de cartes postales au profit de la Croix rouge de Genève, qui, dans la suite, refusa de nous rendre cet argent.

"A Torgau, la sévérité du régime n'était rien en comparaison de l'absence de nouvelles. Le commandant de la forteresse et son officier de réserve, le docteur Brandes, professeur d'histoire naturelle, refusaient de nous laisser écrire chez nous, disant:

"Il vaut mieux qu'on vous croie morts; d'ailleurs vos lettres n'arriveraient pas. Paris est investi et trois forts sont déjà entre nos mains."

LES OPERATIONS DANS LES DARDANELLES

Les opérations seraient bientôt reprises

Berlin, 21. — Un câblogramme d'Athènes dit qu'une activité inaccoutumée règne dans le port de Mudros, dans l'île de Lemnos. Toutes les troupes françaises de l'île, à l'exception de quelques bataillons, ont été embarquées sur des transports.

La semaine dernière trente-cinq mille soldats français et anglais ont été débarqués à Mudros.

La dépêche se termine en disant que les opérations sur les Dardanelles seront bientôt reprises.

• • •

Amsterdam, 21.—Une dépêche de Berlin donne le compte-rendu suivant, publié par l'état-major général turc, de la perte du sous-marin anglais "E-15", qui, au cours d'une reconnaissance dans les Dardanelles, s'est échoué sur la pointe Kephez:

"Le sous-marin partit de Ténédos à minuit, entra dans les Dardanelles à 2 heures 20 du matin et plongea à 2 heures 30, de manière à éviter les projecteurs électriques.

"Entraîné par un fort courant, il s'échoua quatre heures plus tard, avec son kiosque hors de l'eau.

"Les batteries turques ouvrirent le feu. Le premier obus atteignit le pont et tua le capitaine; le deuxième toucha la chambre des machines et l'équipage fut obligé de quitter le sous-marin.

"Les batteries turques, cependant, continuèrent à tirer. Trois des marins furent tués et sept blessés.

"Trois aéroplanes ennemis, apprenant ce qui était arrivé au sous-marin, survolèrent le détroit et jetèrent des bombes sur le périscope et le kiosque, de manière à empêcher le sous-marin de tomber dans les mains turques.

"A peu près au même moment, des soldats turcs arrivèrent en chaloupes pour sauver le bâtiment et l'équipage.

"Les marins anglais blessés ont été emmenés à l'hôpital, où leurs blessures ont été pansées."

LEUR AUDACE N'A PAS DE BORNES

Après avoir violé toutes les conventions les Allemands protestent à tort et à travers

Londres, 21.—Le ministère des affaires étrangères a publié ce soir la correspondance qui a été échangée avec l'Allemagne, par l'intermédiaire des ambassadeurs des Etats-Unis à Londres et à Berlin, au sujet de la capture par l'Angleterre du navire allemand "Paklat", qui a été capturé alors que ce navire transportait des femmes et des enfants de Tsing-Tao à Tien-Tsin. L'Allemagne a protesté contre cette capture.

Le gouvernement allemand prétend que la saisie du "Paklat" a été faite en violation de l'article de la convention de la Haye qui déclare exempts de saisie les navires employés à une mission humanitaire.

Le gouvernement anglais a répondu que, d'après lui, le "Palklat", transportant des femmes et des enfants quittant une forteresse qui était sur le point d'être assiégée, ne pouvait pas être considéré comme accomplissant une des missions humanitaires visées par l'article de la convention de la Haye, mais que, cependant, une décision serait prise à ce sujet par le tribunal des prises.

Sir Edward Grey termine sa réponse en appelant l'attention sur le cas du navire français "Amiral-Ganteaume", qui, alors qu'il était chargé de réfugiés belges, a été torpillé dans la Manche par un sous-marin allemand, sans aucun égard pour les lois de l'humanité.

Il ajoute qu'il semble que, dans l'opinion du gouvernement allemand, l'Allemagne aurait le droit de couler, sans avertissement préalable, un navire français transportant des réfugiés et, en même temps, de protester contre la validité de la saisie d'une navire allemand qui se trouvait dans le même cas, validité qui sera décidée par le tribunal des prises. Sir Edward Grey termine sa lettre par ces mots:

"Je m'abstiendrai de faire des commentaires sur cette prétention."

SUR LE FRONT ANGLAIS

L'artillerie allemande tire peu et évite de répondre aux canonnades anglaises

Quartier général de l'armée anglaise en France, 20. — La boue, qui a tellement gêné en hiver les opérations des deux armées en France et en Belgique, a maintenant presque complètement disparu du front anglais. Les sombres jours de pluie ont été suivis par des semaines presque entières de soleil qui a séché les routes, les tranchées, et les lignes de communication.

Avec l'arrivée du temps plus clair, se produit des deux côtés une augmentation du nombre de reconnaissances aériennes; quoiqu'une atmosphère brumeuse soit celle que préfèrent les observateurs. Toute l'après-midi de samedi, une demi-douzaine d'avions ont manoeuvré au-dessus d'Ypres. La majorité de ces aéroplanes étaient anglais et ils essayèrent de descendre une machine allemande qui tentait de repérer les batteries anglaises en arrière de la ligne.

A proprement parler, le front anglais n'a pas changé depuis la prise de Neuve-Chapelle, la guerre de tranchée continue sur tout le front et n'a amené que quelques pertes çà et là.

Les artilleries anglaise et allemande tirent irrégulièrement. Les obus sifflent en passant au-dessus des têtes de jour et de nuit, à intervalles. Les Allemands depuis quelque temps emploient moins leur artillerie que les Anglais, souvent même ils ne répondent pas au bombardement excepté lorsque de leurs postes d'observation ils voient des mouvements dans les lignes anglaises.

La nouvelle souvent répétée, mais qui n'a jamais pu être certifiée authentique, que les Allemands emploient des gaz mortels dans leurs procédés de faire la guerre, a été attestée par un prisonnier allemand qui en a fait la déclaration volontaire à un officier d'état-major anglais.

L'officier a raconté au correspondant de "l'Associated Press" la description faite par le prisonnier de cylindres d'un mètre contenant un gaz inconnu qu'ils se proposent d'employer en temps opportun, le plan étant de tuer ou d'engourdir des soldats anglais si possible. Ce moyen, dit l'Allemand, doit être employé en cas d'attaque vigoureuse d'infanterie, après que l'artillerie a déblayé le terrain.

"Le prisonnier, dit l'officier, montra de la laine cotonneuse qui lui avait été donnée pour mettre dans son nez et empêcher le gaz de le tuer. Il ne semble pas clair cependant, comment un changement de vent ne pousserait pas vers les lignes allemandes les gaz destinés à asphyxier les Anglais"

LES SUCCES RUSSES DANS LES CARPATHES

70,000 prisonniers austro-allemands ont été faits dans les Carpathes

Pétrograd, 21. — Le ministère de la guerre a publié le communiqué officiel suivant:

"Au commencement du mois de mars, dans la chaîne principale des Carpathes, nous n'occupions que la région des défilés de Doukla, où nos lignes formaient un angle saillant. Le col de Lupkow et ceux plus à l'est étaient tous entre les mains de l'ennemi.

"En vue de cette situation nos armées recevaient l'ordre de développer, avant que commence dans les Carpathes la saison des mauvaises routes dues à la fonte des neiges, notre position qui dominait les débouchés des plaines hongroises.

"A cette époque, les grandes forces autrichiennes, concentrées dans le but de délivrer Permysl, occupaient une position entre les cols de Lupkow et d'Oujok. C'était pour ce secteur que nous avions préparé notre grande attaque. Nos troupes devaient accomplir une attaque de front sur un terrain très difficile. Pour faciliter leur attaque, d'ailleurs, une attaque auxiliaire devait avoir lieu sur un front s'étendant dans la direction de Bartfeld jusqu'à Lupkow.

"Cette attaque secondaire fut ouverte le 19 mars et exécutée complètement. Les 23 et 28 mars, nos troupes avaient déjà commencé leur attaque principale dans la direction de Balligrod, enveloppant les positions ennemies à l'ouest du col Lupkow et à l'est près de la source de la San.

"Les effectifs de l'ennemi sur ce front excédaient trois cent mille hommes.

"Néanmoins le 5 avril — dix jours après le commencement de notre offensive — la bravoure de nos troupes nous permit de compléter la tâche que nous nous étions assignée et nous nous emparâmes de la chaîne principale des Carpathes sur un front de cent vingt kilomètres entre Reghetov et Volosale.

"En résumé: Sur tout le front des Carpathes entre le 19 mars et le 12 avril, l'ennemi a subi d'énormes pertes et a laissé dans nos mains en prisonniers seuls au moins soixante-dix mille hommes, comprenant environ neuf cents officiers. Nous avons de plus capturé trente canons et deux cents mitrailleuses."

• • •

Pétrograd, 21. — L'état-major général russe a publié le rapport officiel suivant:

"Dans la nuit de dimanche, l'ennemi a subi de grandes pertes au cours d'un mouvement offensif sur les hauteurs de Telepotch (Carpathes) occupées par nos troupes. Par une contre-attaque nous avons forcé l'ennemi à évacuer les accès de nos positions et nous avons fait prisonnier un bataillon autrichien qui s'est rendu en bloc.

"Il est confirmé que le 16 avril au cours de capture d'une hauteur située au sud-ouest du village de Polen, nous avons fait prisonniers 1,155 hommes et plus de vingt officiers. Nous nous sommes emparé aussi de six mitrailleuses.

"Le 17 avril, nous avons repoussé deux nouvelles attaques dans la direction de Stry.

"Dans les autres secteurs du front il n'y a aucun changement."

LA FOI DES SOLDATS

Le sergent aixois F. F..., du ...e territorial, donne, en date du 29 décembre, d'émouvants détails sur une journée aux tranchées de première ligne, dans la région de Saint-Dié:

La nuit arrive, je laisse un homme sur trois pour garder les créneaux. Les autres, s'assoupissent. Je commence ma prière. A..., qui est à ma droite, m'entend murmurer et me dit à mi-voix:

—Que faites-vous, sergent?

—Je dis ma prière, mon ami!

Alors, celui de gauche, P..., protestant, professeur au lycée de N...:

—Dites-la plus fort, nous en profiterons!

Deux autres:

—Oui, oui!...

—Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

Voilà ces ombres qui font le signe de croix! Plus d'un ne l'avait fait depuis longtemps. Je commence le Notre Père... Un silence profond. Les canons et les fusils s'étaient tus. Seul A... répond: "Donnez-nous aujourd'hui, etc." Alors l'un d'eux éclate en sanglots.. La prière finie, j'allais de l'un à l'autre, les réconfortant.

SACRE-COEUR

Concert-Boucane

La Société Saint-Jean-Baptiste a donné hier soir son second Concert-Boucane; le succès a été tel qu'il commande et impose ce genre de réunion. De bonne heure, la salle était remplie au point qu'on manqua même temporairement de chaises. Des nuages de fumée bleue et odorante s'échappaient des cigares et cigarettes que dégustaient en bons "canayens" les paroissiens du Sacré-Coeur et leurs nombreux amis du dehors attirés par le succès du premier concert-boucane. Mais c'était le bon tabac "canayen", le bon tabac de chez nous, qui avait la préférence. C'était l'enfant gâté de la soirée. Et la bonne pipe de plâtre de jadis, celle que le magasin général nous donnait "en bas" deux pour un sou, avait fait sa réapparition. Pour quelques heures elle rejeta dans l'oubli les pipes de bruyère, les pipes d'écume de mer; elle eut même la préférence sur l'aristocrate cigare.

La causerie s'entremêla de parties de cartes, whist, casino, peut-être la "bataille", et que sais-je encore. Puis ce fut des airs canadiens rendus avec grand brio par notre quatuor, MM. Rhéaume, St-Jacques, Trudeau et Délisle, sous la direction de M. Poitras, avec accompagnement au piano par M. Pepin. Souvent ils durent revenir en rappel.

Au Sacré-Coeur on sait mêler l'utile et le sérieux à l'agréable. Pour le concert d'hier soir, le comité avait réservé aux paroissiens le plaisir d'entendre M. J.-H. Dubuc, avocat et consul belge, dans une belle conférence sur le patriotisme. L'espace nous force à un bref résumé de cet intéressant travail, mais nous espérons pour bientôt le publier en entier. Le conférencier esquisse le patriotisme à travers les âges, nous le montre en action chez les peuples anciens, puis passe aux nations modernes et nous le fait voir incarné par quelques-uns des grands noms de l'histoire française. Puis il en vient au Canada même. Avec rapidité et vigueur, il nous indique les raisons de tous genres d'aimer notre pays: c'est une terre sans rivale, une terre où se continue la civilisation française, une terre toute privilégiée et sur laquelle Dieu n'a cessé de verser ses préférences. Le conférencier termine par un appel à tous ceux qui parlent français dans Winnipeg de se grouper autour de l'église du Sacré-Coeur pour maintenir et assurer la survivance de l'élément français dans la capitale manitobaine.

De chaleureux applaudissements accueillirent cet appel. Et sur proposition du président, toute l'assemblée, debout, vota un vote de remerciements et de félicitations au brillant conférencier.

Puis après quelques morceaux toujours goûtés de l'auditoire, M. Collon appelle à parler quelques-uns des jeunes. MM. Donat Baribault, architecte, Roy, avocat, et le docteur Benoit, soulignent le but de la réunion, la nécessité pour les jeunes de continuer et d'assurer l'oeuvre des anciens, l'importance de bien connaître nos droits et de savoir les revendiquer.

Avant de se disperser au chant de "O Canada", on procède au tirage d'un beau médaillon du Rév. Père Portelance, o.m.i., dû au travail artistique de M. Vigor Rho. L'heureux gagnant fut M. Bessette.

A quand le prochain concert-boucane?

LE RECLUS DE STRASBOURG

Le moment approche où Jean Kelmer pourra sortir de sa maison

Paris, 26. — Il existe, dit le "Gaulois", à Strasbourg, un Français du nom de Jean Kelmer, qui depuis 45 ans n'est jamais sorti de sa maison, ayant juré, quand la ville a capitulé, de rester enfermé chez lui, jusqu'à ce que le dernier soldat allemand ait été expulsé de Strasbourg.

Chaque printemps, des amis de France venaient le voir et il demandait:

"Comment vont les affaires de l'autre côté? Parlez-moi de la France".

"Cette année, dit en concluant le rédacteur du "Gaulois", qui est un vieil ami de Kelmer, je ne pourrai pas lui rendre visite, mais je suis consolé en pensant que certainement des milliers de ses compatriotes prendront ma place, et feront une entrée triomphale à Strasbourg pour mettre enfin en liberté ce prisonnier volontaire."

ST-BONIFACE

Mgr l'Archevêque est absent pour quelques jours à Saint-Laurent.

* * *

M. le docteur Laurendeau et Mme Laurendeau sont partis en voyage d'une quinzaine chez les parents de Mme Laurendeau, aux Etats-Unis.

* * *

Le R. P. Fox, s.j., professeur de philosophie au Collège, a été transporté à l'hôpital Saint-Boniface, gravement malade.

* * *

M. Albert Dubuc vient de prendre la direction du **Soleil de l'Ouest**, qui subit une transformation complète, nous assure-t-on.

* * *

L'Union Jeanne d'Arc a une chambre double à louer dans son local, 322 rue Saint-Jean-Baptiste. Installation moderne, électricité, salle de bain, balcon, eau de la cité. Le prix est très modéré. On est prié de s'adresser à la concierge.

* * *

Le Bureau de Placement de l'Aide aux Drapeaux a placé la semaine dernière 4 femmes de journée, 1 servante, 1 bonne d'enfants. Elle a des demandes de travail: femmes à la journée, servantes, filles de magasin, garçons de bureau. On est prié de s'adresser au secrétaire M. Octave Rodts, téléphone Main 2355.

En mars la société a fait les placements suivants: 2 hommes et 12 femmes. Douze étaient de nationalité belge et 2 de nationalité française. Les employeurs étaient 1 Belge, 8 Canadiens et 5 Anglais. Onze ont été placés à Saint-Boniface et Winnipeg et trois en province.

* * *

Baptêmes

20 avril. Marie-Lucienne-Elizabeth, fille de Charles Gelley et de Marie Archer. Parrain, Richard Driscoll; marraine, Lucie Gelly Driscoll.

21 avril. André-Maurice, fils de Jacques Smits et de Madeleine Van Moerkerke. Parrain, Maurice Van Moerkerke; marraine, Colette de Cneef.

25 avril. Joachim-Jean-Pierre, fils d'Emile Bougerol et de Julien Delarbre. Parrain, Jean-Pierre Gerbaud; marraine, Augustine Guehenonec.

25 avril. Alice-Clothilde, fille de Julius Geldhof et d'Alida Montmerancy. Parrain, Aloys Beauprez; marraine, Elodie de Molde.

25 avril. Edmond-Philippe, fils de Gérard Nuyton et d'Adrienne Ritchot. Parrain, Henri Huytton; marraine, Herménie Onez.

25 avril. Joseph-Raoul-Léon, fils d'Adrien Champagne et de Corinne Larivée. Parrain, Raoul Larivée; marraine, Joséphine Satignat.

25 avril. Alice-Renée, fille d'Alphonse Parsoons et d'Annette Noriget. Parrain, René Persoons; marraine, Alice Gouyon.

25 avril. Joseph-Xavier, fils de Joseph Turcot et de Marie-Rose St-Pierre. Parrain et marraine, M. et Mme Xavier Plante.

26 avril. Joseph-Georges-Henri, fils de Georges Boiteau et d'Ethel McDonald. Parrain, Henri Boiteau; marraine, Malvina Boiteau.

* * *

UN HEROS DE L'AIR

Un Français dont le pied est emporté par un obus, ramène sa machine à son point de départ

Paris, 24. — Un correspondant qui accompagne l'armée du Nord a envoyé au "Petit Journal" le récit de l'héroïsme d'un aviateur décrit comme étant "de M... dont le père a été tué dans un des premiers combats de la guer-

De M... fut envoyé avec un sergent pour lancer des bombes sur un endroit de la côte belge où les Allemands montraient une activité exceptionnelle.

Ils devaient survoler une région où les Allemands ont été installer une centaine de canons spéciaux contre les aéroplanes.

L'aéroplane fut piloté sans accident malgré une grêle d'obus pendant que le sergent lançait des bombes suivant les instructions qu'il avait reçues, puis l'avion revint vers les lignes françaises en s'élevant à une hauteur de trois mille mètres pour éciter les obus.

Soudain un obus allemand brisa les roues de devant et endommagea la machine, sectionnant le pied gauche de l'aviateur. L'aéroplane commençait à plonger vers la terre, mais de M... redressa la machine, la conservant dirigée vers le champ d'aviation. Le sergent, pensant qu'ils étaient perdus, soutint le pilote avec son bras gauche pendant qu'avec sa main droite il commençait à écrire au crayon une lettre d'adieu à sa mère. Ils avaient encore à parcourir vingt-cinq kilomètres pour arriver à un endroit à l'abri du danger.

"Dois-je prendre les leviers?" demanda le sergent.

"Non, non, ayez confiance en moi. Nous rentrerons en France, croyez-moi, fut la réponse de de M...

Le sergent cessa d'écrire et soutint le pilote de ses deux bras. De M... tint sa promesse, ramena la machine au point de départ et sortit sans aide par le trou percé par le projectile allemand. Il ne s'évanouit que lorsqu'il arriva à l'hôpital Zuydcote.

AGENCE CONSULAIRE DE FRANCE

L'Agence Consulaire de France à Winnipeg est chargée d'inviter les Français nés en 1897 et les omis des classes précédentes à réclamer "sans retard" leur inscription sur les Tableaux de recensement de la classe 1917 en vue de l'établissement des listes de cette classe.

Les pièces nécessaires à cette inscription leur seront fournies sur leur demande soit par le Consulat Général de Montréal, soit par les Agents consulaires dont ils dépendent et devront être retournées à la Chancellerie du Consulat Général à Montréal avant le 1er juillet, terme de rigueur.

Les intéressés qui auraient un cas d'exemption à faire valoir, devront joindre à leur dossier un certificat médical relatant avec détails et précision leur état de santé et concluant sur l'aptitude au service militaire; mention devra être faite de la taille, du poids, de l'acuité visuelle.

Les ajournés des classes 1913-14 et 15 sont soumis aux mêmes conditions dont l'exécution leur est expressément rappelée pour qu'ils puissent sans nouveau délai faire régulariser leur situation militaire.

Par ordre.

Le Gérant de l'Agence Consulaire,
J.-H. Bourgouin.

Winnipeg, le 23 avril 1915.

LES CANADIENS AU FEU

Ils éprouvent de lourdes pertes. Plus d'un millier de tués et blessés

Londres, 24.—Le War Office publie aujourd'hui le communiqué officiel suivant:

"Le combat pour la possession du territoire où ont pénétré les Allemands entre Steenstraete et Langemark se continue encore. La perte de cette section de la ligne dégarnit l'aile gauche de la division canadienne qui fut forcée de se replier en bon ordre pour rester en contact avec la droite des troupes voisines.

En arrière des Canadiens se trouvaient quatre canons de 4.7 pouces qui tombèrent ainsi entre les mains des ennemis. Mais quelques heures plus tard, les Canadiens firent une charge des plus brillantes et des plus heureuses, reprirent ces canons, et firent prisonniers un nombre considérable d'Allemands, y compris un colonel.

Les Canadiens ont subi de nombreuses pertes, mais leur bravoure et leur détermination ont sans contredit sauvé la situation. Ils se sont magnifiquement conduits à tous égards.

* * *

Ottawa, 26.—Peu à peu les listes de tués et blessés arrivent ici. Les parents des victimes sont d'abord notifiés. On croit que le nombre des tués et blessés dépassera un millier.

PROJECTILE TRES HUMAIN

Une bombe française fait vomir les Boches

Berlin, 24. — L'état-major général allemand a publié le rapport officiel suivant:

"Sur le théâtre occidental, une batterie de l'ennemi a été repérée par notre artillerie, non loin de la cathédrale de Reims.

"En Argonne, les Français ont employé une bombe dont les effets provoquent des vomissements chez nos soldats.

"Une attaque de l'ennemi au nord du Four de Paris n'a pas réussi.

"Entre la Meuse et la Moselle, une attaque, s'étendant sur une grande largeur du front, a été repoussée hier à Flirey, les Français subissant de grandes pertes. Dans le bois Le Prêtre, nous avons gagné un peu de terrain.

"Dans les Vosges, l'ennemi a attaqué sans succès nos positions au nord-ouest et au sud-ouest de Metzéral et à Sonderbach. A ce dernier endroit, les Français ont eu des pertes sérieuses.

"Un aviateur ennemi a lancé des bombes, hier matin de bonne heure, sur la ville de Lorrach (grand-duché de Bade), faisant des dégâts à une fabrique de soierie appartenant à un Suisse, ainsi qu'à deux autres maisons, et blessant plusieurs civils.

"En réponse aux bombes lancées par les Russes sur Insterbourg et Gumbinnen, villes ouvertes situées en dehors de la zone des opérations, nous avons, hier, jeté 150 bombes sur l'embranchement du chemin de fer de Bialystok."

BON MOUVEMENT

La Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface prend une excellente initiative.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface a tenu une assemblée le 25 de ce mois.

Le but de l'Assemblée était de considérer la demande prise par le Comité Exécutif de l'Association Provinciale demandant une cotisation d'une piastre par année aux membres des différentes sociétés Saint-Jean-Baptiste paroissiales du Manitoba.

Comme on le sait la moitié de cette cotisation reste dans la caisse de la société paroissiale et l'autre moitié va à la caisse de l'Association provinciale.

Le but de l'Association Provinciale est de promouvoir par tous les moyens à sa portée la colonisation du Manitoba par les nôtres.

Après discussion et diverses suggestions on a conclu d'une manière pratique et séance tenante les membres présents ont souscrit leur piastre.

C'est là du patriotisme pratique et sans être l'ennemi des déclarations du 24 juin, nous croyons que l'autre manière de faire est la bonne, celle qui produira des fruits.

Les membres ont fait mieux encore.

Ils sont partis avec la détermination d'amener chacun un autre membre qui imitera leur conduite à la prochaine assemblée.

Saint-Boniface se devait d'entrer dans les vues du Comité Exécutif de l'Association Provinciale, car elle est la mère des autres paroisses françaises de ce pays.

Nous espérons que son exemple sera contagieux dans une mesure suffisante à amener dans la caisse de la Section Provinciale le petit capital nécessaire pour promouvoir les oeuvres françaises dans cette province.

Nul doute que les chiffres seront rendus publics ainsi que l'emploi des petits capitaux. La comptabilité ne sera pas longue; on y gagnera à la faire.

EXECUTION D'UN FONCTIONNAIRE BELGE

Les Allemands l'accusent d'espionnage et un conseil de guerre le condamne à mort

Londres, 26. — Un habitant de Gand, qui vient d'arriver à Londres a donné au "Daily Mail" les renseignements suivants:

"Le plus triste incident de ces dernières semaines a été l'exécution de M. Lenoir, haut fonctionnaire des chemins de fer belges, qui a été fusillé mercredi dernier par les Allemands. Ceux-ci l'ont accusé d'espionnage, et, condamné à mort par un jugement sommaire rendu par un conseil de guerre.

"La parade d'exécution eut lieu au champ de tir municipal de Gand et environ 200 personnes, parmi lesquelles la femme de M. Lenoir, furent contrainte d'y assister. Le condamné savait que sa femme était présente; malgré cela il fit face au peloton d'exécution sans trembler et mourut avec le sourire aux lèvres.

"Le duc de Wurtemberg, qui commande la quatrième armée, en Flandre, avait rejeté l'appel en grâce qui lui avait été présenté."

NOUVEL EXPLOIT DE GARROS

Seul dans son avion, il attaque un aéroplane ennemi et tue les deux occupants

Londres, 21.—L'aviateur français Garros a ajouté hier un nouvel exploit à sa liste déjà longue. On avait signalé qu'un aéroplane allemand se dirigeait sur Dunkerque.

C'est une des spécialités de Garros de livrer combat aux avions allemands au milieu des nuages, et il a eu à déployer une grande activité depuis quelques jours car les aviateurs allemands se sont montrés à différentes reprises. Aussi Garros en quelques minutes donnait-il la chasse à l'Aviatik.

Sa machine étant plus rapide que celle de l'ennemi, Garros ne tarda pas à gagner une position favorable, d'où il fonça sur l'avion allemand, sans tirer, avec un admirable sang-froid. Ce n'est qu'arrivé à distance de vingt mètres de l'ennemi qu'il ouvrit le feu avec une précision qui fut fatale aux Allemands. Deux balles touchèrent leur but et l'Aviatik alla s'écraser sur le sol. Le pilote et son observateur avaient tous deux été tués par les balles.

Garros était seul, mais, depuis son fameux vol au-dessus de la Méditerranée, alors qu'au milieu de conditions météorologiques des plus dangereuses, au-dessus de la Sardaigne, il lâchait ses leviers de direction pour consulter ses cartes, il est passé maître dans l'art de maintenir son avion en équilibre à l'aide des appareils automatiques.

HISTOIRE BOCHE

Le grand-duc Nicholas aurait été blessé par un général

Berlin, 21.—Le "General Anzeiger" de Duisbourg (Prusse rhénane), fait savoir qu'il apprend de source absolument certaine que la maladie du grand-duc Nicholas Micholaivitch, commandant en chef de l'armée russe, est due à un coup de feu que lui a tiré dans l'abdomen le général Baron Sievers, chef de la 10e armée russe qui a été défaite par les forces allemandes.

Le "General Anzeiger" dit que le général Sievers fut prié par le grand-duc de lui donner la raison de la défaite de la 10e armée russe. Il s'en suivit, ajoute le journal, une explication très vive au cours de laquelle le grand-duc souffleta le général Sievers. Ce dernier, sur ces entrefaites, tira son revolver, blessa le grand-duc et se logea ensuite une balle dans la tête.

Le suicide du général Sievers, ajoute le "General Anzeiger", a été connu au moment de ses funérailles, mais ce n'est qu'aujourd'hui que la nouvelle annonçant la blessure du grand-duc Nicholas a été connue.

LOI POSTALE DU CANADA

D'après la Loi des Postes, articles 65 et 66, le Ministre des Postes a le privilège exclusif de recevoir, de recueillir, de transporter et de distribuer les lettres dans l'intérieur du Canada.

Les factures et les comptes, dans des enveloppes ouvertes ou fermées, aussi bien que les circulaires et les autres imprimés renfermés dans des enveloppes cachetées, ou prêtes à être cachetées, sont des "lettres" selon le sens de la loi des postes.

D'après l'article 136 de la loi des Postes, il est imposé une amende de $20 pour chaque lettre transportée illégalement.

L'on a attiré l'attention du Département des Postes sur le fait que quelques maisons de commerce, désirant éviter le paiement de la taxe de guerre qui est venue en force le 15 avril, se proposent de faire des arrangements pour la distribution de comptes, factures, circulaires, etc., autrement que par la poste, en contravention à la loi des postes, et avis est par le présent donné que le Ministère des Postes a l'intention d'insister pour que la loi soit rigoureusement observée et, dans aucunes circonstances, il ne permettra à personne d'éviter le paiement de la taxe d'un cent qui a été imposée pour les fins de guerre.

Toutes les lettres transmises, reçues, recueillies, expédiées ou distribuées en contravention à la loi des Postes, seront saisies et l'on prendra immédiatement les mesures nécessaires afin de poursuivre le délinquant dans tous les cas où la loi des postes, aura été violée.

CONTREBANDE DE GUERRE

Des mitrailleuses, voyageant sous le nom de légumes, sont confisquées en Suisse

Genève, 22.—A la suite d'un accident de chemin de fer, des douaniers suisses ont découvert qu'un wagon plombé marqué "Légumes" expédié de Gênes en Allemagne, était chargé de mitrailleuses. Elles ont été mises sous sequestre.

Sept wagons de marchandises expédiés par une maison de commerce italienne à Francfort, ont été saisis à Côme car la douane découvrit qu'ils contenaient du souffre, du cuivre et autres objets de contrebande. Ces marchandises ont été confisquées.

DEDIE AU 'FREE PRESS'

"L'Ossevatore Romano", agissant sur les ordres de Benoit XV, apporte un démenti formel à la prétendue interview de von Wiegrand.

Milan, 19.—L' "Osservatore Romano", organe officiel du Pape, agissant d'après les ordres de Sa Sainteté, publie un désaveu formel et énergique de l'audience obtenue par von Wiegrand. Ce journal affirme que Wiegrand a obtenu la faveur d'une de ces entrevues que Benoit XV a l'habitude d'accorder tous les jours.

Sauf la réitération de l'ardent désir qu'il a de voir rétablir la paix, et de la bonne volonté avec laquelle il est prêt à donner un appui crodial aux efforts des pays neutres, dont le principal est les Etats-Unis, quand ces pays jugeront que le moment est venu de travailler dans le sens de la paix, on ne peut imputer au Souverain Pontife aucune des idées ou aucun des développements des idées qu'il a plu à von Wiegrand de publier à titre d'interview. Ces idées sont exclusivement le fait de Wiegrand, et il a apparemment voulu prévenir un désaveu en faisant la réserve suivante: "Si j'ai bien compris Sa Sainteté."

"Comme question de fait, Von Wiegrand ignore toutes les langues sauf l'anglais et l'allemand, et le Pape ne connaît ni l'une ni l'autre."

Quelques-unes des assertions du journaliste cadrent mal, conclut le communiqué du Pape, avec le but et les motifs de Benoit XV ou avec le respect qui lui est dû, à cause de ses intentions magnanimes.

Le journal classe l'entrevue publiée par von Wiegrand dans la catégorie des écrits de certains écrivains qui en traitant des actes et des paroles du Pape semblent avoir pour but unique de diminuer leur importance, de travestir leur sens et de paralyser leurs motifs par leurs commentaires irritants.